

Jambville

Atelier d'écriture
Travaux 2007

Membres 2007

Marie-Thérèse Leroy

100 chemin du Bout-Guyou
01 34 75 32 01
06 10 67 52 27
mthleroy@yahoo.fr

Guy et Paulette Teindas

95 chemin du Hazay
Guy.teindas@wanadoo.fr

Christiane Rosset

38 Chemin du Hazay
01 34 75 40 64
christiane.rosset@wanadoo.fr

Vincent TONI

19 Sente Bigeard
01 34 75 44 14
toni.vincent@neuf.fr

Eric Rondeau

99 route de la Bernon
01 34 75 71 82
eric.rondeau@astrium.eads.net

Alain Huré

50 rue du Moustier
01 34 75 39 81
alain-ewa.hure@wanadoo.fr

Michel Vassilakis

10 sente de la Tuilerie
01 34 75 31 22

Françoise Morin

9 sente du Marais Duval
01 34 75 44 69
Francoise.morin@gmail.com

Florence Gaydan

89 chemin du Hazay
01 34 75 40 68
06 25 99 56 88
flo.gaydan@tele2.fr

12 mars 2007

Autour de Philippe Delherm, " la première gorgée de bière "
M.T.Leroy, F.Morin, E. Rondeau, V. Toni, M. Vassilakis, C.
Rosset, A.Huré

Marie-Thérèse Leroy

On est sur le trottoir d'une rue afghane à Herat, trois français, un américain, stationnés devant une minuscule boutique, complètement sidérés devant ce spectacle incroyable dans cette partie du monde. Là, devant nous, une canette de bière. Une ombre gigantesque, enturbannée se plante devant nous, trois doigts brandis, trois dollars, cette canette coûte trois dollars, le prix d'un hébergement à l'hôtel.

On se concerte, on n'a plus le courage de négocier tellement la soif nous envahit. On fouille toutes nos poches. On divise 3 dollars par 4.

Le premier commence à déguster avec ferveur, sous le regard anxieux des trois autres.

Je suis la seconde, assez sereine, consciente d'avaler quelques gorgées d'un élixir luxueux.

Le troisième ne prend pas vraiment le plaisir de siroter étant sous le regard implacable du quatrième qui attend son tour avec un énervement que les trois autres ne partagent plus.

Enfin, c'est le tour du quatrième qui déclare qu'après trois jours de train à travers le désert iranien, on mérite bien ça.

De cette canette partagée à quatre, je ne me rappelle plus de la marque mais je me souviens encore aujourd'hui de la saveur de cette bière dont je n'ai jamais retrouvé le goût.

Alain Huré

Dans le lit, je suis bien. C'est dimanche, je n'ai rien à faire ce matin... maman me laisse dormir ; enfin, elle croît que je dors, une mère, ça pense que les enfants doivent récupérer... Derrière la porte, des bruits de vaisselle retenue. La fenêtre est ouverte, l'air frais sur mon visage me fait apprécier la douceur des draps. Dans la rue, c'est encore le calme, il est tôt. Le dimanche matin, dans la ville, une voiture s'entend de loin mais elle n'a pas, seule, ce pouvoir exaspérant qu'elle aura demain quand elle se sentira en meute.

Et elle commence... Le son vient d'un immeuble proche, un violon qui monte des gammes, douloureusement, lentement, c'est l'heure de sa leçon, comme chaque dimanche. En fait, je ne sais pas qui joue, le moment est trop précieux pour que je quitte le lit, mais je l'ai toujours imaginé en petite fille. Elle aussi est devant la fenêtre ouverte, elle sait qu'elle joue mal mais elle veut offrir à la rue ses maigres progrès dominicaux.

Je regarde le ciel par la fenêtre sans bouger de l'oreiller. Des oiseaux passent au loin, grimpant ou descendant guidés par l'archet hésitant. Quand il dérape et fait une fausse note et que le silence suit quelques instants, je m'attends à les voir s'arrêter dans le ciel en attendant la nouvelle gamme pour repartir.

Et puis l'automne, on ferme la fenêtre. Elle a dû faire des progrès, ça gâcherait le charme.

Eric Rondeau

J'irais bien aux toilettes...

Ici j'ai tout vu et je commence à m'ennuyer.

Il y avait bien ce tapis oriental où, tel un labyrinthe, ses lignes déjà brisées aboutissaient parfois par bonheur à un pied de table

ou de chaise.

Il fallait alors revenir en arrière pour trouver le meilleur chemin pour arriver ailleurs, loin de là en tout cas.

Il y avait aussi ces petites fleurs groupées sur les murs suffisamment au hasard pour ne demander qu'à être comptées ou contournées.

"On dirait qu'il n'y a pas de paquet de treize."

"Peut-on traverser tout le mur sans passer même sur une feuille? Sans les feuilles c'est trop facile."

Il y avait surtout cette chaise à l'ancienne, repoussée certainement pour cette raison dans le coin le plus éloigné, et qui méritait pourtant que l'on devine combien de brins de paille avaient bien pu lui être utiles.

La vérification n'avait pas été évidente et il avait fallu s'y reprendre à plusieurs fois.

Maintenant, j'irais bien aux toilettes...

Avec un peu de chance, j'y trouverai à mes pieds ces petits carreaux où, selon leur orientation, je pourrai jouer au football ou au billard, rien qu'avec les yeux.

Le dentiste attendrait...

Eric Rondeau

Il ne faudra pas perdre de temps...

Je suis dans les starting-blocks. Pour l'instant j'ai encore mon gros pull, mais il fait vraiment froid et je ne suis pas encore prêt à me lancer.

Mais dans quelques secondes, il faudra bien que je me décide.

Le plus dur sera d'enlever le pull, je le ferai en dernier. Je commence toujours par le bas, et surtout je garde mes chaussettes.

Mais la course ne sera pas terminée. Il faudra ensuite faire la roulade et rentrer les pieds, mais avec suffisamment de précision pour ne pas déborder le drap et l'épaisse couverture. L'instinct serait alors de se recroqueviller et de rester immobile, mais ce serait une erreur. Il faudra au contraire s'enfoncer aussitôt, malgré le poids de l'énorme édredon qui ralentit la progression, car la survie est au fond. Le chronomètre ne s'arrêtera que lorsque mes pieds atteindront le torchon.

Car je sais qu'elle est là, bien enroulée dans ce torchon par ma grand-mère, cette brique bien chaude, qui s'est remplie de chaleur sur les charbons rougis, durant toute notre partie de nain jaune.

Au début, elle me paraîtra brûlante, mais sa chaleur remontera rapidement tout mon corps et je serai sauvé...

Eric Rondeau

Ce soir elle est encore dans mes yeux...

D'habitude, je n'aime pas ces visites de famille que je ne connais pas. Surtout pendant les vacances, ça fait toujours une demie journée de perdue à entendre les retrouvailles et à s'échanger les photos des enfants, avec comme seule compensation un jus de fruit et quelques gâteaux.

Je ne sais même plus qui c'est, une cousine de ma grand-mère je crois. Il faisait beau cet après-midi sur cette île et son jardin était plutôt sympa, mais je ne savais pas trop quoi faire.

Du coup, j'étais là pour voir les photos des enfants de la cousine de ma grand-mère. J'aurais dû être en train de visiter le jardin ou de jouer avec mon frère, mais non, j'étais là, à table, avec les grands, à l'ombre des arbres.

Pas passionnant de regarder les photos des enfants de parents que l'on ne connaît pas...quand on est enfant.

Mais comme j'étais là, j'ai regardé, comme un grand.

Et, pendant un instant, j'ai vu cette photo où le fils de la cousine de ma grand-mère, au soleil et dans le vent, posait à l'avant de son bateau blanc.

Je ne l'ai pas vue longtemps cette photo, elle est passée aussi vite que les autres. Mais ce soir elle est encore dans mes yeux.

Curieusement, je ne vois plus le fils de la cousine de ma grand-mère.

Mais je vois très bien cette fille souriante qui était debout à côté de lui, super bronzée et presque toute nue...

5 avril 2007

M.T.Leroy, E. Rondeau, A.Huré

Jeu 1. Chacun écrit 5 mots qu'il aime, 5 mots qu'il n'aime pas et 3 expressions qu'il utilise. Il passe cette liste à son voisin qui écrit une histoire comportant ces mots (20 minutes)

Jeu 2. Chacun écrit un nom d'objet. Avec ces 3 noms, on écrit un texte qui fait parler ces objets. (20 minutes)

Jeu 3. Chacun écrit 2 noms d'animaux. Il donne un nom à son voisin de droite, l'autre à son voisin de gauche. On écrit un texte avec ces 2 animaux. (15 minutes)

Alain Huré

*1-Village-Jardin-Amitié-Tolérance-Voyages
-Haine-Extrême-droite-Exactitude-Angoisse-Horreur
-Ca roule-A table-Non, non, ça va*

" A table "... Du fond du jardin, on nous appela... " Ca roule ", répondit Robert... " Pas trop tôt ", maugréa Simone qui n'avait que peu de tolérance pour les manquements à l'exactitude. Ce qui, entre nous, dénotait une angoisse cachée, elle était de ces gens pour qui tout changement d'habitude est horreur. Je l'imaginais mal en voyage, déracinée de son village, regardant, presque avec haine, en tout cas sans amitié, toutes ces populations dont elle n'avait que faire. Bref, la cible idéale de l'extrême-droite... " Tu vas pas nous gâcher le repas ", lui murmura Robert. " Non, non, ça va ", dit-elle.

*2-Lampadaire -Paratonnerre -Babillard
(panneau d'affichage canadien)*

-Babillard " Eh, oh, toi. Tu pourrais faire un effort. "

-Lampadaire " Qu'est-ce qu'il y a ? "

-Babillard " Tu m'éclaires pas, ça fait 3 personnes qui passent et qui s'arrêtent même pas pour lier le compte-rendu du conseil. "

-Lampadaire " Oh, l'autre... Pour qui il se prend, l'intello... Pour ce que c'est intéressant, tes comptes-rendus. "

-Paratonnerre " Ben, pour une fois qu'ils parlent de moi ! Ils ont quasiment pris une heure pour décider de mon entretien ou pas... "

-Babillard " Ouais, page 3, en bas à gauche... Mon avantage, c'est que je sais tout avant tout le monde. Ca pique un peu, les punaises mais c'est la mode, les piercings. "

-Paratonnerre " Terre à terre, va... Et l'autre, il éclaire le trot-

toir... Moi, je m'élève jusqu'au faite du clocher. Je vibre toutes les heures à sa sonnerie mais j'attends le grand frisson quand le coup de foudre me traversera... "

-Lampadaire " Nous, on travaille en bande, on n'est pas des solitaires... Chacun son bout de trottoir. "

-Babillard " Comme dans certains quartiers... "

-Lampadaire " Oh, comment y me cause, le post-it... Si c'est comme ça, je me fous en surtension et.... Pschhht. Paf !!!!! "

Noir

3- Sanglier -Gallinette cendrée

-Le sanglier fourbu au fond de la forêt

Se remettait à peine de la journée de chasse.

Perché par-dessus lui, la gallinette cendrée

Tournait vite la tête pour chercher la menace.

" Toi, tu peux t'envoler, tu risques moins que moi. "

" Ben oui, dit Gallinette, mais sombres sont tes soies

Et, dans les champs ouverts, c'est moi qui suis la cible. "

Le sanglier fuyant, du plus loin, rajouta :

" Et puis, toi, ce qu'est bien, c'est que t'existes pas. "

Marie-Thérèse Leroy

*1-Nature -origine -sensation -liberté -altitude
-Mensonge -vieillir -horreur -planning -oubli
-On n'est pas bien, là ? - ça se présente bien
- pas de problème*

" On n'est pas bien, là ? Aucun planning à respecter.... Je savoure une sensation de liberté en contemplant cette nature superbe. J'en arrive à oublier l'altitude, ce qui risque de me donner des palpitations dont personne n'est fichu de trouver l'origine. Quelle horreur de vieillir ! Dire l'inverse ressemblerait à un mensonge. Ici, c'est parfait, pas de problème, ça se présente bien.

2-Lampadaire -Paratonnerre -Babillard

Babillard : " s'il te plait, peux-tu m'éclairer un peu plus, là, à gauche, oui, encore un peu, là, très bien. "

Paratonnerre : " de toute façon, n'aie crainte, je te protégerai de la foudre si elle se pointe. "

Lampadaire : " Tu rigoles, pas question d'orage ce soir, déjà qu'avec la pluie et le vent, je n'arrête pas et en fait je n'y arrive pas. De toute façon, le lampiste n'est pas à la hauteur... "

Babillard : " Affirmatif, c'est écrit sur le procès-verbal de la dernière réunion du conseil municipal. Ils réfléchissent à son licenciement. "

Paratonnerre : " Faux, tu as mal lu. Ils reportent cette question ultérieurement. "

Lampadaire : " Impeccable. Il fait beau. Ouf, un peu de calme. Tiens, tu as de la visite ! "

Babillard : " Monsieur le maire, quelle surprise ! Bizarre, tout de même qu'il vienne lire au babillard ! "

Lampadaire : " peut-être qu'il n'a plus d'éclairage chez lui ? "

Paratonnerre : " ou peut-être qu'il y a de l'orage dans l'air avec Madame ? Mais là, je suis totalement incompetent. Ce n'est plus de mon ressort. "

3-gypaète barbu - baleine

Le vent du Cap soufflant,

Virginie et Damien enlacés
Devant les baleines rythmant
Leur ronde frénétique
Bien loin du gypaète barbu
De leurs montagnes tant aimées.

23 avril 2007

Autour de Georges Perec, " je me souviens "
M.T.Leroy, F.Morin, E. Rondeau, M. Vassilakis, F.Gaydan,
A.Huré

Marie-Thérèse Leroy

-Je me souviens de ce dimanche 15 avril, de ce terminal 3 à Roissy où il a fallu attendre 2 heures assis sur des chaises durement inconfortables.
-Je me souviens de ma voisine marocaine dans l'avion, de sa magnifique gandoura jaune, bordée or.
-Je me souviens de son sourire et aussi de ses prières au décollage et à l'atterrissage.
-Je me souviens de la douce fraîcheur de la nuit qui s'abattait sur Marrakech, bien surprenante après la chaleur de Jambville.
-Je me souviens du petit cireur de chaussures qui ne te lâchait pas.
-Je me souviens du calme parfait de Kamel, le chauffeur du minibus, qui nous a emmenés en toute sécurité dès le lendemain matin aux portes du désert.
-Je me souviens qu'à chaque arrêt, en pleine montagne, deux ou trois berbères cachés dans les rochers surgissaient, nous brandissant des serpents ou insectes bizarres.
-Je me souviens de notre arrivée à Ouarzazatte dans la poussière, de notre sidération écoutant Kamel lire et traduire la banderole devant l'hôtel, le personnel étant en grève, n'étant plus payé depuis deux mois.

Eric Rondeau

-Je me souviens du moment où, dans l'ascension du couloir de glace Zigmondy, le passage clé de la traversée des arêtes de la Meije, nous avons vu, Jean-Yves et moi, un de ses crampons commencer à se détacher.
-Je me souviens du moment où, ne pouvant rien faire, les mains accrochées à nos piolets, le crampon a fini par tomber dans le vide.
-Je me souviens des positions inconfortables et délicates dans lesquelles j'ai assuré mon compagnon tout au long de la longue ascension du couloir.
-Je me souviens comment, pendant des heures, nous avons parcouru lentement et avec précautions toutes les dents de l'arête effilée.
-Je me souviens de notre crainte qu'il y ait un orage de fin de journée comme les jours précédents.
-Je me souviens de notre arrivée à la nuit tombante au rappel du doigt de Dieu, passage obligé pour descendre sur le glacier.
-Je me souviens de notre vaine recherche dans la neige de l'anneau de rappel, à la lueur de nos lampes frontales.
-Je me souviens de notre longue attente au clair de lune, devant

le vide, emmitouflés dans nos vêtements.
-Je me souviens de la corde qui commençait à geler et à prendre des formes bizarres.
-Mais je me souviens aussi des deux gâteaux que j'ai mangés lentement, allongé sous la table du refuge après plus de 21 heures d'escalade.
-Et je me souviens qu'une personne, que je n'ai en fait jamais vue, s'est levée dans le noir pour nous donner quelques gorgées d'eau à boire.

Florence Gaydan

-Je me souviens des briques rouges, chauffées dans le poêle à bois, que Maman mettait entre nos draps tout froids, je me souviens des douches dans le vieux baquet en zinc posé dans la cour, de la corvée quotidienne, qui n'en était pas une, d'aller à la ferme de la Pissotte, chercher le lait dans nos boîtes en fer bien cabossées, avec leurs poignées rouges.
-Je me souviens de mai 68, de mes escalades sur les barricades d'objets divers pour aller chercher le pain rue des Saints Pères, devant la fac de médecine, de l'air irrespirable à cause des gaz lacrymogènes qui imprégnaient tous les rideaux, du grondement sourd des motos des CRS remontant le boulevard Saint Germain de la Chambres des députés vers l'Eglise Saint Germain des Prés.
-Je me souviens de la naissance de notre fille aînée, un matin de septembre, du stress de Jean-Luc, persuadé qu'elle allait naître sur le périphérique entre la porte de la Chapelle et la porte d'Orléans, de l' "engueulade " de la sage femme lorsque sur la table d'accouchement, je m'inquiétais de mes deux seters enfermés dans la voiture depuis plus de 4h.
-Je me souviens du trajet de Jambville à Caen, pour emmener notre troisième passer son oral de rattrapage du Bac, de notre errance dans cette ville inconnue pour trouver le bon lycée, du coup d'œil éclatant de Marc à la lecture des résultats, de notre aînée fondant en larmes en appelant sa sœur tout aussi en larmes, du " Papa, c'est bon " de Marc avec son père au téléphone et du " Yes " du petit dernier.
-Je me souviens du sourire de mon père lorsque la maison était pleine, pleine de bruits, de rires, de jeux, de pas sur les graviers, de cavalcades dans les escaliers, du grincement lancinant des balançoires, de la cloche du portail, du crépitemment du feu dans la cheminée, de la hotte trop bruyante de la cuisine. Je me souviens de ce sourire et...je souris.

Alain Huré

-Je me souviens de cette fille avec qui je prenais le bus chaque matin ou presque pour nous rendre à nos lycées...
-Je me souviens l'avoir suivi pour savoir où elle habitait...
-Je me souviens avoir été invité par un copain à une surbroum où, m'assurant t'il, une fille voulait sortir avec moi...
-Je me souviens que c'était dans l'immeuble de celle à laquelle je rêvais...
-Je me souviens y être monté le cœur battant...
-Je me souviens que c'était malheureusement pas à son étage et que c'était une autre fille...
-Je me souviens que je suis quand même sorti avec l'autre...
-Je me souviens de la mort du Général De Gaulle parce que, ce jour-là, j'ai demandé à Ewa de m'épouser...
-Je me souviens de Cracovie, la nuit, quand je l'ai raccompagnée chez elle, chacun avec un dictionnaire à la main...
-Je me souviens qu'en fait, on s'en servait peu, de ces dictionnai-

res...

-Je me souviens qu'entre le moment où on s'est connu et ma demande, on ne s'était vu que 48 heures...

-Je me souviens que, rentré en France, je lui ai écrit pour avoir confirmation qu'elle voulait bien m'épouser...

-Je me souviens de son télégramme " oui, je t'aime "...

-Je me souviens de cet homme, dans ce train de banlieue, qui passait de rangée en rangée demandant : " Vous n'auriez pas de gouttes pour les oreilles, s'il vous plaît ? "

-Je me souviens qu'il a fini par s'asseoir en face de moi et qu'il m'a dit alors : " Quelle bande de radins, quand même "

Exercices de styles

La cigale ayant chanté tout l'été se trouva fort dépourvue quand la bise fut venue. Pas un seul morceau de mouche ou de vermis-seau. Elle alla crier famine chez la fourmi, sa voisine, la priant de lui prêter quelque grain pour subsister jusqu'à la saison nou-velle.

"Je vous paierai, lui dit-elle, avant l'août, foi d'animal, intérêt et principal."

La fourmi n'est pas prêteuse, c'est là son moindre défaut.

"Que faisiez-vous au temps chaud ?" dit-elle à son emprun-teuse.

"Nuit et jour, à tout venant, je chantais, ne vous déplaie."

"Vous chantiez, j'en suis fort aise. Eh bien, dansez maintenant."

Arlette et Laguiller (Marie-Thérèse LEROY)

Arlette ayant ramé toutes les présidentielles,
Se trouva fort dépourvue au soir du 5 mai,
Pas un seul petit plateau de télé, aucune émission de radio.
Elle alla prendre refuge chez sa copine Laguiller
La priant de lui créditer son compte au Crédit Lyonnais,
jusqu'à la prochaine élection.

"Je vous rembourserai, lui dit-elle, après l'état de grâce de Sarko, foi d'Arlette,
Intérêt et principal.

Laguiller s'insurge contre le capitalisme
Et la loi du marché.

"De toute façon, les promesses électorales
Ne valent pas grand-chose" dit-elle
A cette emprunteuse.

"6 présidentielles ! il est grand temps
maintenant de souffler et entre nous,
la lecture est une bonne façon de s'enrichir
sans voler personne" !

Roman policier (Alain Huré)

La voiture de l'inspecteur Fountain s'arrêta devant la grille où un flic en uniforme montait la garde. " Pas mal, sa baraque ", dit-il en écrasant sa huitième cigarette de la matinée et en remontant le col de son vieil imper pour lutter contre la bise hivernale. " Tu parles, lui répondit Hope, son habituel adjoint, S.Hope, il fait travailler des centaines d'ouvrières, ça rapporte ".

Dans l'énorme salon, l'équipe de l'identité judiciaire s'affairait autour d'un corps. Un sergent, apercevant Fountain, porta un

index négligeant à sa visière puis, lisant un petit carnet : " C'est Formosian, l'industriel de la graine... tué... étranglé, avec un câble sans doute ". Fountain, comme à son habitude, regardait ailleurs, par la fenêtre. Un jardin magnifique fermé par une haie de micocouliers derrière laquelle il apercevait une cabane. " Je reviens ", dit-il en enjambant le parapet.

Sur un plancher branlant, un rocking-chair grinçait. L'homme qui s'y prélassait tourna la tête en frottant sa barbe de ses doigts sales... Fountain était appuyé au chambranle de la porte. "Je sais, il est mort. Vos flics, y font assez de bruit pour que tout San Francisco soit au courant". Il cracha par terre.

-"Vous le connaissiez ?"

-"Appelez-moi Al, Zig Al... tu parles que je le connaissais. Je suis musico, il me sponsorisait, alors, tu penses que je vais le regretter"...

Fountain nota le nom de l'artiste dans son carnet et s'éloigna. Al se balançait toujours, pensif... "Tu vas payer, salaud"... "Va te faire foutre, Al ! Plus un cent ! Sors-les, tes putains de photos, si tu veux !"... "Ordure, tu les as toutes sauté, tes ouvrières !"... "Ah, ah, jaloux maintenant. T'as fini de me faire chanter, tu peux danser à présent ! Mais, qu'est-ce que tu fait... Aaaaargh !"

Fountain, allumant sa douzième cigarette, dit à Hope : "Tant qu'on retrouvera pas l'arme du crime, une espèce de câble, on n'avancera pas"... Au loin, derrière la haie, résonnait la guitare dont jouait Zig Al, pas trop mal quand on pense qu'il lui manquait une corde...

Science-fiction (Alain Huré)

Le froid commençait à le gagner. Devant l'écran de contrôle de son vaisseau hors d'âge, le musicien frissonna puis se reprit. Il contempla le ciel vide noir et glacé. Une par une, les étoiles s'étaient éteintes, l'énergie colossale qu'elles dégageaient avait peu à peu disparu. La mort avait alors gagné les galaxies. Seul le musicien, aux commandes du 6Gal, continuait sa route, en roue libre, même si il ne comprenait plus le sens de cette expres-sion antique. Personne ne connaissait son nom ; son surnom, il le devait aux compositions qu'il avait joué dans les planètes les plus reculées, il n'avait pas son pareil pour faire chanter les har-moniques des particules et des antiquarks dans le champ gluoni-que. Mais ce temps était révolu et, dorénavant, il se dirigeait vers la dernière source d'énergie que son ordinateur avait détecté.

Il marchait maintenant à travers les galeries puissamment éclairées, précédé d'un robot-garde noir semblable aux milliers qu'il avait dû croiser depuis son arrivée dans ce gigantesque amas de stations orbitales qu'il avait pris pour un soleil. Une ultime paroi d'énergie pure s'effaça et il entra seul dans une salle resplendis-sante qui le fit d'abord cligner des yeux. Puis il la vit, énorme, allongée sur le côté, déesse-mère vivante qui remua un de ses doigts boudinés pour lui faire signe d'avancer.

"Que veux-tu ?" lui dit-elle. "De l'énergie pour mon vaisseau. De quoi affronter le froid de l'espace et peut-être trouver d'au-tres hommes quelque part". Elle se mit à rire grassement. "Vous avez tout dépensé, tout brûlé, alors vous mourez ; moi, j'ai stocké des milliards de milliards de mégaluxen de réserve". Le musicien essaya : "Je te rapporterai ce que tu veux, il y a des planètes mortes sur lesquelles des trésors attendent". Elle se pencha difficilement vers lui et, dans une moue méprisante, elle demanda : "Tu as fais quoi, toi, pour tenir jusqu'à présent ?". "De la musique et, si tu veux...". Elle le coupa sèchement. "Tu chan-tais...", des griffes métalliques noires s'emparèrent de lui, "...Et bien, danse maintenant !", lança t'elle en riant, faisant secouer de

soubresauts sa couche où se lisait sa devise : For me. Il fut entraîné par les robots jusqu'à son vaisseau qui fut brutalement projeté hors de la station géante.

Accroupi devant son poste de pilotage dévasté, le musicien voyait d'un œil vide les hublots se couvrir de givre. Il avait l'impression d'entendre encore son rire en s'enfonçant dans l'immensité morte de l'espace vide.

Tragédie grecque (Michel Vassilakis)

La double histoire de Dzidzikas et de Myrmikas
ou l'art de composer avec les dieux.

En cette fin de nuit, le char flamboyant d'Hélios apparut au loin-tain de l'horizon. Ses cheveux de lumière éblouissaient le ciel de flèches lumineuses. Les quatre chevaux de feu, rapides et magnifiques, transformaient la grande nuit en un scintillement de flammes et de lumière.

Devant lui, le char d'Aurore la bien aimée, aux doigts couleur de rose, lui ouvrait les portes du ciel. Zeus, dieu des dieux et des hommes, regardait la course magnifique. Eos, flambeau de l'Aurore, faisait naître l'étoile du matin.

Aurore, la belle déesse, sœur d'Hélios soleil éblouissant, était aussi une amante passionnée. Elle aime Orion, fils de Poséidon, dieu des mers et des océans, puis Céphale qui lui donna deux fils, Phaéton et Paphos qui fonda la ville qui porte son nom dans l'île de Chypre. Et encore Tithonos, fils d'Hersé et d'Hermès, le dieu aux pieds ailés. Leur passion fut si forte, si puissante que Eos, la déesse Aurore, implore Zeus afin que son amant devint comme elle immortel.

Zeus, dieu des dieux et des hommes, accepta. Le bonheur d'Eos fut immense mais, dans sa joie, elle négligea de demander pour Tithonos la jeunesse éternelle. Cruel oubli.

Alors, Tithonos, immortel mais vieillissant, fut accablé de maladies et d'infirmités. Eos, désespérée, l'emmena dans son palais où, à force de vieillir, il ne ressembla plus à un homme, il perdit l'aspect humain. Il devint alors Dzidzikas, une cigale toute desséchée.

Longtemps après, Euterpe et Terpsichore, deux des neuf muses, filles d'Harmonie qui donna aux mortels la musique, la danse et aussi la pensée, l'éloquence, la persuasion, la sagesse, l'histoire, les mathématiques, l'astronomie, tout ce dont l'homme a besoin pour grandir en sagesse et en raison... donc Euterpe, muse du chant et Terpsichore, muse de la danse, pleines de chagrin en voyant la pauvre cigale desséchée, décidèrent de lui redonner vie et joie afin de réjouir à nouveau les oreilles des mortels par ses chants.

Apollon, distributeur de toutes les bénédictions célestes, le plus beau parmi les plus beaux des dieux de l'Olympe, les accompagna de sa lyre céleste et de sa flûte de Pan.

Ceci est l'histoire véridique de notre amie la cigale qui retrouva ainsi sa joie de vivre et de chanter.

Voici maintenant l'histoire tout aussi véridique de Mirmigas la travailleuse (qui n'était pas encore syndiquée).

Zeus, dieu des dieux et des hommes, eut, comme chacun ce vous le sait, beaucoup d'enfants tant il excellait à s'éprendre d'une mortelle, d'une nymphe, d'une déesse qui passait par là... Métis, fille d'Océan, Themis, dont il eut plusieurs filles, Irénée (la paix), Eunomia (la discipline), Dicé (la justice). Puis les Moires (les Destinées), toutes incarnations de l'ordre éternel et de la loi du monde. Puis il s'unit à Diane qui lui donna Aphrodite (Vénus), la plus belle parmi les plus belles. Et aussi avec la déesse Lédé qui refusa ses avances et se transforma en oie pour lui échapper. Mais le dieu des dieux voulait la conquérir. Alors,

malin, il se transforma en un cygne majestueux et le destin s'accomplit. Et mille et mille autres qu'il serait vain de vouloir nommer ici (c'est le catalogue de Don Giovanni puissance 1000).

Retenons cependant une de ces étreintes amoureuses qui nous intéresse particulièrement. La nymphe Egine, fille du fleuve Asolos, eut un fils de Zeus qu'elle nomma Eaque. La nymphe demanda à Zeus que leur fils règne dans un lieu qu'il voudrait bien lui désigner. Ce fut une île déserte alors que l'on appela du nom de la nymphe : Egine.

Eaque était heureux sur son île mais il ressentait aussi une tristesse qui s'amplifiait de jour en

jour. Il régnait mais seul, tout seul. Triste solitude. Seuls êtres vivants avec lui, des fourmis

innombrables travailleuses infatigables et courageuses. Eaque eut alors une idée. Il s'adressa à Zeus, son père, en lui contant la tristesse qu'il ressentait dans sa solitude et lui demanda, pour le consoler, de transformer toutes les fourmis de l'île en hommes et femmes. Zeus, amusé, y consentit et l'île retentit alors de cris de joie, de chants de bonheur. Dionysos (Bacchus), dieu du vin et de l'inspiration, était de la fête, il ne pensait pas encore à enlever Ariane à Naxos car ceci est une autre histoire...

Le peuple nouveau reçut de Zeus le nom de Myrmidons (Myrmikes en grec signifie fourmis). Mais, quelque temps auparavant, une histoire bien étrange s'était déroulée à Athènes. Myrmex, jeune et belle athénienne de parfaite éducation, aux vertus nombreuses et à l'habileté manuelle exceptionnelle, avait intéressé la déesse Athéna (Pallas, Minerve) par ses merveilleuses qualités.

Grisée par le soutien de la déesse, elle commit alors une faute lourde de conséquence, un mensonge qui la perdit. Elle dit autour d'elle qu'elle avait inventé un outil merveilleux pour aider les hommes dans leur tâche. Elle dit avoir inventé la charrue. C'était en réalité une invention d'Athéna.

La déesse l'apprit, entra dans une grande colère, chercha le moyen de punir la faute et décida ceci : Myrmex sera punie et transformée en fourmi sur une île alors sans nom. Elle rejoignit ainsi des milliers d'autres humains punis de la même manière pour des forfaits ou des vilainies. Fourmis fousseuses mais nuisibles aux récoltes. Nous connaissions la suite, Eaque, Egine et Zeus, dieu des dieux et des hommes. Quelle histoire...

Bible (Eric Rondeau)

Le Maître du Repas et l'Invité Divin

Le maître du repas ayant caché son bon vin tout l'été se trouva fort dépourvu quand le jour des noces fut venu.

Plus une seule goutte de piquette à la moitié du repas.

Il alla crier son désespoir à Jésus, son invité, le priant de lui prêter quelques bouteilles pour tenir jusqu'à la fin du banquet.

- "Je te paierai, lui dit-il, avant Pâques, foi de Cananéen, intérêt et principal". Le fils de Dieu n'est pas dupe, c'est là sa moindre qualité.

- "Qu'as-tu fait de ton bon vin ?" dit-il à son emprunteur.

- "Nuit et jour, à tout instant, je le cajolais, ne te déplaie".

- "Tu le cajolais, j'en suis fort aise. Eh bien, sers nous maintenant".

Banlieue (Françoise Morin)

Le petit Beur et La Cédic

Le petit Beur ayant glandé tout l'été eut grave les boules quand l'hiver lui gela les couilles.

Plus rien à bouffer et à picoler.

Il alla chialer chez La Cédic , sa voisine , la suppliant de faire péter la tune pour pas crever la dalle .

-"Zi va j'vais trouver du taf ,lui dit-il , sur la tête de ma reum , un max de taf".

La Cédic est radine , et rêve de karchériser tous les p'tits Beurs glandeurs.

-"Que faisiez-vous bouffon ?" dit-elle à l'emmerdeur.

-"La teuf, à donf, c'est pas kifant ?"

-"Vous teufiez, c'est super . Eh bien, vous êtes niqués maintenant"

21 mai 2007

Autour de Juan Rulfo, "Le Llano en flammes (la nouvelle : rap-pelles-toi) " et Elena Poniatowska "mon cher Diego"

M.T.Leroy, E. Rondeau, C. Rosset, A.Huré, Guy et Paulette Teindas.

Alain Huré

Cousin, ne me dis pas que tu l'as oublié... Pampilha ! Oui, Pampilha, c'était le voisin de l'oncle Magné à Camou, le meilleur du village pour le lever de charrette... Voilà, ça te reviens

On passait nos vacances dans cette ferme basque... Non, maman n'y va plus, ça fait bien dix ans qu'ils se sont fâchés, personne ne sait pourquoi, c'est ça, le tempérament basque, t'as raison... Bon, je reviens à Pampilha... On était partis à Saint-Palais pour le festival de la Force Basque... Pire que les jours de marché, devant le fronton, une foule en bérets, venus de tous les villages, chacun pour applaudir son champion, Dohagné d'Aïcirits, le meilleur à la course avec le sac de 50 kilos, Puyo d'Orègue, petit mais des muscles saillants qui faisaient que personne ne lui disputait le titre de coupe à la hache... Les autres, on les connaissait pas... Et puis Pampilha... Quand ça était son tour, un gars d'Hasparren avait fait faire un tour et demi à la lourde charrette de bois en la soulevant par l'arrière et en la faisant tourner autour du timon. Les autres, y comptaient pas... Et voilà Pampilha, grand, toujours mal rasé, le béret en arrière, une grande ceinture de tissu bleu nuit autour des reins... Tu te souviens, on s'est tous levé pour l'encourager, tous ceux de Camou, Magné a lancé son plus bel irrintzinia... Oui, moi aussi j'ai essayé mais je tiens plus la note aussi longtemps qu'à l'époque... Bon, ne m'arrêtes pas tout le temps, on perd le fil...

Il prend la charrette, la soulève tranquillement et commence à tourner, à petits pas, le juge sur ses talons... Un demi-tour, tranquille, on voit qu'il est en forme... Un tour, à peine quelques gouttes de transpiration sur son visage... Et là, rappelle-toi bien, il lève la tête, il ralentit, il s'arrête... Personne ne dit mot, on voit que c'est pas le physique qui est en cause... Il baisse la tête. " Je peux pas, elle est pas là ! " et il lâche le lourd engin qui tombe en craquant et part dans les rues derrière le fronton...

Tu te souviens pas, c'est l'oncle Magné qui l'a dit après... Pampilha, il faisait ça que pour Maïté, pas pour le village... Et elle était partie, montée à Pau avec un gars des Postes... Et plus jamais on l'a vu au festival de Saint-Palais. Il a repris son travail à la ferme mais, quand il part dans les collines, c'est juste avec son chien.

Eric Rondeau

Tiens-toi bien, hier j'ai fait une rencontre incroyable !

Te souviens-tu du père Vilard, le marchand de bonbons de Villedieu-les-poëles chez qui on achetait des carambars en revenant de l'école ? Mais si, tu connaissais bien son fils Bernard, Bébert on l'appelait, il était dans la même classe que toi du CP au CM2. Souviens-toi, il avait un grand frère énorme qu'on appelait Duduche, je ne sais plus pourquoi d'ailleurs, ni de son prénom. Rappelle-toi, il arrivait toujours en retard à l'école car il passait voir le vieux René, l'ancien instituteur de l'école Saint-Joseph. Tu dois te rappeler, il habitait dans la petite impasse derrière l'église, celle où il y avait toujours un vieux tracteur tout rouillé de garé. On disait que c'était le plus vieux du village (non pas le tracteur, le vieux René). Comme il ne pouvait plus trop marcher (toujours le vieux René, pas le tracteur), Duduche lui faisait ses courses pour gagner un peu d'argent. Après quoi il passait aussitôt le dépenser à la boulangerie des Panini, sur la grand-place, et s'empiétait un ou deux pains au chocolat avant d'aller en classe. Tu te souviens de la mère Panini. Tu ne peux pas avoir oublié le jour où son neveu, Charles-Edouard je crois, ou Charles-André, je ne sais plus, est arrivé tout droit de Paris avec sa voiture de sport rouge décapotable avec un énorme béquet à l'arrière. Tu dois aussi te souvenir que le dernier jour avant son départ il nous avait ramené de l'école dans sa voiture. Du coup on n'avait pas pu acheter nos carambars ce jour là mais on était allé boire un verre au bar d'Emile, "Au petit coup". Alors tiens-toi bien ! Tu te souviens que dans le bar il y avait le groupe de théâtre du comité des fêtes de Vire qui fêtait je ne sais quoi. Et il y avait un type super marrant qui avait dansé sur la table, ça doit te dire quelque chose, non ? Mais si, il était tellement bourré qu'il avait fini par tomber et par casser une chaise.

Eh bien tu ne vas pas me croire mais hier j'ai rencontré le père Vilard, le marchand de bonbons...

Enfin je crois, car il ne m'a pas reconnu, mais il faut dire que j'avais tout de même trente ans de moins. Pourtant lui il n'a pas du tout changé.

En fait, c'est ça qui est bizarre...

Guy Teindas

"Mon cher Albert, voilà bien longtemps que nous avons perdu le contact. C'est, dit-on, les aléas de la vie qui freinent la volonté de suivi régulier des échanges entre deux êtres qui s'apprécient. Te rappelles-tu notre copain "éclaireur de France" avec qui nous formions un triumvirat d'enfer pour effectuer un tas de sottises toutes aussi puériles que de mauvais goût. Que Dieu nous pardonne, nous étions des enfants en passe de devenir des adolescents mais nous étions persuadés d'être déjà des adultes raisonnables et responsables, et pourtant..."

Te souviens-tu de Dominique, ce copain si différent de nous deux. A priori, rien en lui n'avait de commun avec ce que nous étions.

Il était grand et mince, nous étions râblés (je n'ai pas dit rabelaisien, nous ne l'étions pas encore!).

Il était de famille noble, nous étions des roturiers.

Il avait beaucoup de classe, nous ne savions pas ce que c'était

Te rappelles-tu nos quatre cents coups :

Déplacer les poubelles d'immeubles à des adresses différentes de celle d'origine.

Les simulations de bagarres pour attirer l'attention des passants
Nos courses effrénées dans les rues de Paris, d'abord à bicyclette, puis en scooter puis à moto.

Nos chutes quelquefois spectaculaires mais qui, par chance, n'ont provoqué aucune blessure grave chez l'un de nous trois. Te rappelles-tu, plus tard, quand nous sommes devenus de véritables adolescents, nos passions naissantes pour les jeunes femmes. Tous les trois étions limités dans nos ardeurs par une grande timidité liée à notre manque total d'expérience.

Te souviens-tu comment notre copain Domi était devenu fou amoureux d'une fille, naturellement de bonne famille et noble à la fois, cela va sans dire. Quand ils s'isolaient pour conter fleurette, il nous disait avec son air charmeur: "je pars bricoler avec Brigitte". Je suis sûr que tu te rappelles qu'ils s'étaient assez rapidement mariés avant que nous les perdions complètement de vue. Sache qu'ils eurent de nombreux enfants et que Domi fit une brillante carrière à l'Aérospatiale.

Et bien maintenant que je suis persuadé d'avoir réveillé tes souvenirs, attends-toi à apprendre une bien triste nouvelle. Il est décédé depuis cinq ans et sa veuve vit seule dans l'appartement qu'habitaient les parents de Dominique. Amitiés

Paulette Teindas

Salut ma vieille,

Je suis actuellement dans un cours littéraire ou d'écriture si tu préfères (comme dans les salons des précieuses de Molière) et, en écoutant un passage d'un auteur Mexicain, des souvenirs de notre enfance me sont revenus et je me suis retrouvée à Vevey, rue Collet, où nous habitions petites, toi et moi.

Tu as toujours eu une bonne mémoire et tu dois certainement te souvenir du numéro de la rue ??? et aussi du nom des deux sœurs si méchantes à la sortie de l'école qui nous faisaient peur quand elles nous disaient : on va vous chopper à la sortie !!!

Te souviens-tu aussi de notre maîtresse d'école? Comment s'appelait-elle? N'était-ce pas Madame Ruffieu? Qui nous imitait car les élastiques de nos culottes étaient trop lâches et nous nous tortillions comme des vers pour essayer de les remonter lorsque nous étions appelées au tableau pour réciter la poésie.

Il y avait aussi la fontaine au bas de la rue. Elle était ronde et l'eau si claire et si froide le fameux jour où Dominique la fille de la couturière était tombée dedans pour ramasser un chewing-gum tout rose qui brillait dans le fond. Et que me dis-tu de la laitière qui devait partir dans des pays si froids que sa fille (son nom?) nous disait très fière qu'il ferait toujours nuit là où ils partiraient.

Te souviens-tu enfin grande sœur de toutes ces odeurs, de la fabrique de cigares, des hortensias devant la porte, du chèvrefeuille que grand-papa avait au coin de la bouche quand il venait le dimanche pour dîner avec son carton de gâteaux??? Certainement que tu t'en souviens de tout ce qui a enchanté notre enfance...

Christiane Rosset

Ma chère Aurélie. Depuis des années, je meurs d'envie de te parler de la Grand-mère Claire. Tu t'en souviens? C'était vers les années 1942-43, peut-être? Quel personnage! Quel mystère! Autour d'elle! Elle vivait là, au milieu de la famille, agrandie de tous les cousins, cousines, oncles et tantes à la mode de Bretagne, dans ce manoir splendide mais tellement déglingué! Sans eau, ni électricité, bien sûr! Avec la cuisinière si bien rebondie, toute la journée à fourbir autour du fourneau à charbon qui fumait tellement, et la grand-mère qui traînait souvent par là en grommelant et ronchonnant à longueur du jour ... Tu te souviens?

Grand-mère Claire était comme une ombre qui frôlait les murs de la Briderais, où le salpêtre laissait de longues traînées blanches sur sa longue robe si noire et si fluide qui sentait le mois. Te souviens-tu de ses cheveux tressés en nattes relevées sur le dessus de sa tête, avec les petites frisettes légères qui s'en échappaient. Étaient-ils blonds ou gris? Non, ils avaient la couleur du salpêtre. Et ses yeux? Un peu glauques et transparents : étaient-ils gris ou bleus? Non, ils étaient livides comme la peau de son visage où les rides traçaient des sillons qui me faisaient peur.

Car je pensais que c'était la mort en personne. Oui, la mort, c'était grand-mère Claire. Tu t'en souviens? Mais non, suis-je bête! Je n'ai jamais osé parler ainsi de la grand-mère Claire. On m'aurait fait mourir de honte. J'avais 3 ou 4 ans, toi, 15 ans, ma grande sœur... toujours ma grande sœur! Tu savais tout!

...Tu te souviens? Tu savais tout et pourtant quand je te questionnais sur la grand-mère Claire, tu restais évasive, me disant que j'étais trop jeune pour comprendre. Tu te souviens des cris que j'ai poussés le jour où, dans cet espèce de longue antichambre obscure, que l'on appelait les "toilettes divines"... Toilettes divines? Quelle idée! Quelle monstruosité!

Ces toilettes divines, en haut du petit escalier, avaient deux trônes côte à côte. On y entrait les yeux fermés; les yeux ouverts, c'était pareil : on n'y voyait rien. Et bien, ce jour-là, t'en souviens-tu? Je m'avance à tâtons à la recherche de l'un de ces trônes et, pour accéder à cet espèce de banc percé de deux trous, il fallait que je l'atteigne en sautant dessus en prenant mon élan, pour me hisser ensuite, péniblement à l'aide de mes petites jambes et de mes petites mains.

Tu te souviens de mon hurlement de terreur qui m'a fait mourir de peur sur le coup...? Oui, la mort était là, assise, sur le trône que j'avais choisi, avec sa robe molle, noire et puante. Horreur, c'était la fin du monde! Je crie. Tiens? Je crie : c'est que je ne suis pas encore morte... Oui, la mort était là et la grand-mère Claire avec. En fait, deux personnes en une seule et même horreur. Et toi que j'appelais en hurlant.

Bien sûr tu t'en souviens certainement. Tu as entendu et tu n'as pas bougé. Ni personne d'autre, non plus. Tous ces cousins, cousines, oncles et tantes à la mode de Bretagne... Tout ça, ce n'était rien, puisque personne n'est venu à moi. Ils m'ont laissée mourir et toi aussi d'ailleurs. Et pourtant, tu te souviens de ces grandes tablées où ils étaient 25 ou 30 réunis autour de la table, et maman qui avait l'air si calme. Pourtant quelle affaire : trouver de la nourriture pour tout ce monde là !

...Tu te souviens? Grand-mère Claire et qui avait, ce jour-là, osé être assise sur le trône que j'avais choisi... Après, te souviens-tu? - Je n'étais pas morte - je n'ai jamais plus osé retourner dans cet endroit de frayeur : mes toilettes divines, c'était derrière le buisson piquant, loin derrière le puits, loin des 25 ou 30 regards des cousins et cousines... J'y étais tranquille, sauf que le chien de la fermière m'aboyait dessus, l'horreur ! mais il n'avait pas une tête de mort, lui. T'en souviens-tu?

Je sais maintenant, que tu savais qu'elle avait cent ans : moi, pas!

Marie-Thérèse Leroy

Tu te souviens, c'était à Bombay.

On a demandé au rickshaw de nous emmener au bidonville. On avait rendez-vous avec un animateur rencontré la veille. Le conducteur nous a fait répéter plusieurs fois, il ne voulait pas y aller. Il a fait tout un détour par la grande porte de la ville. Rappelle-toi, tu étais furieux. Il s'est arrêté devant le bidonville, refusant d'aller plus loin.

On l'a payé, tu lui as dit de partir et on a marché. On a tout de

suite été entourés. On s'est retrouvés au milieu d'une foule qui attendait devant un puits d'eau. Tu as demandé ce qui se passait. Tu te souviens ?

On était inquiets. Les enfants sont allés chercher l'animateur qui nous a à peine reconnus. Il avait un air distant, soucieux. A nos questions, il nous a expliqué que les gens s'organisaient. Le puits était ouvert 2 heures par jour et chacun venait chercher de l'eau. Tu l'as félicité pour l'organisation. Ca l'a mis en confiance, il est devenu souriant.

Tu te rappelles quand il s'est produit cette histoire invraisemblable. Il nous a conduit dans ce baraquement, chez cette femme qui visiblement nous attendait. Le thé était préparé. C'était terrible. Au milieu de la pièce gisait le cadavre d'un homme, son mari. Autour, des enfants. Tu te souviens, de leurs sourires curieux et amusés ? Puis, devant nous un gamin de 3 ans environ.

On a vite compris que la mère voulait nous le vendre ou nous le donner. On cherchait du regard l'animateur. Il avait disparu. On a essayé de dire à la femme qu'on allait partir tout de suite. Et le gamin nous souriait. Ah ! ce sourire ! Mais si tu te rappelles, tu ne le quittais pas des yeux. On a refusé et on a dit vite au revoir. On a aperçu le conducteur du rickshaw qui, caché, nous attendait. Ils ont entouré le rickshaw. Le gars pédalait, pédalait de toutes ses forces. Et peu à peu, la foule s'est réduite, faisant place au brouhaha rassurant de la ville redevenue ce qu'elle était normalement, bruyante.

11 juin 2007

Autour de Jules RENARD, " journal ", " l'écornifleur "
M.T.Leroy, F.Morin, C. Rosset, G. Teindas, A.Huré

Françoise Morin

-Jeudi 11h : je ne peux pas aller à Andrésy car sur la ligne Meulan Conflans quelqu'un meurt sous le train alors qu'au même moment sur la ligne Conflans Meulan naît un enfant.

-Vendredi : journée tranquille sans aspérité. Une de ces journées dont on dit : " il ne s'est rien passé " car tout s'est bien passé.

-Samedi 19h : repas de famille dans le jardin. Le silence et les oiseaux se chamaillent pour dîner avec nous.

-Dimanche 11h: sur le bureau de vote les piles d'enveloppes se sont amincies doucement, le serpent de trombones s'étire tranquillement. Un trombone pour dix enveloppes, le compte est bon ! Je fais la connaissance de M. Teindas.

-Lundi 6h15 : pour Elodie trois oranges sont pressées dans un grand verre. Elodie est pressée avec appréhension : elle passe le bac français. Didier est pressé avec compréhension : c'est lui qui l'accompagne.

-12h: Elodie a écrit " le désir est illimité dans les limites de la réalité ".

-18h30 : atelier d'écriture. Hormis Alain j'y retrouve des personnes que je ne connais pas et qui pourtant me sont de plus en plus proches : leurs mots me font rire, m'émeuvent, m'étonnent ... me touchent pour mille et une raisons. Vivant recueil de nouvelles cet atelier est chaleureux, drôle, souvent surprenant, toujours enrichissant.

-22h: Au lit. "Demain est un autre jour" (dernière phrase de

"Autant en emporte le vent"et que sont les mots sinon du vent ? Certes ... et ...c'est le vent qui pousse le bateau !)

Alain Huré

-Je rentre derrière mon bureau comme le bernard-l'hermite dans sa carapace. Il me protège.

-Ewa sort le pigeonneau de la cage, le pose sur le balcon. Ses parents viennent alors le nourrir, son frère le rejoint. Ils s'occupent de lui à terre mais, quand je le remettais dans la "cabane" où ils nichent, on le retrouvait au sol, le cou rouge des coups de bec. Ce soir, on le ramassera et il passera une nouvelle nuit à l'abri.

-Un mot ancien: amaritude. Oublié après la Renaissance, il a repris vie dans un couloir du métro, sur un poème. Christian l'a ramassé, me l'a passé. Je l'écris ce soir pour vous le passer à mon tour... avant qu'il ne retranscrive quelques siècles d'oubli.

-Bureau de vote. Les femmes y sont inscrites sous leur nom de jeune fille. En dessous, leur nom de femme mariée. Christian n'utilise que le premier. Il dit : Madame Untel, a voté ! Pour rétablir, juste après, je lui donne son nom marital en lui demandant de signer... "Ah, non, plus ce nom-là ! J'ai divorcé depuis 2 jours".

-Yvonne, à la maison, avec Ewa, attend Claudine pour partir à la messe. Elle vient dans l'atelier : "Alain, emmène-moi à la maison. J'ai laissé le four au maximum". Elle ressort de chez elle enveloppée d'odeur de grillé, pas plus inquiète que ça. "La tarte est foutue mais la maison n'a pas brûlé"... Elle a un détachement qui confine à l'inconscience... ou à l'extase mystique.

Marie-Thérèse Leroy

-Le jardin tout frais est envahi de pâquerettes. Demain, il va falloir sortir le tracteur, la maison ressemble à " la petite maison dans la prairie". Patou gambade dans le jardin et lui redonne une nouvelle jeunesse.

-Sur les tatamis, le professeur de judo, inlassablement ; effectue le même mouvement qui ressemble à une danse rythmée dont le disque serait rayé.

-Le repas est prêt. La pintade est cuite à point, les asperges encore tièdes et les pommes de terre encore assez fermes, le clafoutis aux cerises est refroidi. Le téléphone sonne. Peut-on venir déjeuner ? Patou remue la queue, il est content, Mirka et ses maîtres arrivent.

- "Roland Garros" captive Liliane. Nous parlons du gagnant, de tout et de n'importe quoi pour combler le vide creusé par sa maladie. Nous la faisons rire. Que c'est agréable d'entendre ce rire perlé détendre l'atmosphère. Elle peut alors nous dire : "oui, on m'a rajouté des séances de rayons et ça me fait du bien, j'ai nettement moins mal". Le soleil brille de nouveau et sur le chemin du retour, les cerises rougissent.

-Il est 20 heures. Toutes les chaînes de télévision réagissent. Les visages des politiques, de tous bords, apparaissent à l'écran, pas très joyeux, plutôt anxieux. Le taux fort des abstentionnistes fait taire tout débordement. Je regarde Internet, 8ème circonscription des Yvelines, un certain AZIZ serait en tête. Je regarde dans la pochette des élections : aucun AZIZ. Le lendemain, sur le site du ministère de l'intérieur, AZIZ, le candidat du Modem est en 5ème position. Internet a sûrement dérapé...

Autour de Benoîte Groult, " la touche-étoile "
M.T.Leroy, (F.Morin), C. Rosset, .Rondeau, A. Huré

Alain Huré

Ewa choisit. C'est une petite machine à laver de camping, plastique, moteur, 1 ou 2 kilos de linge... idéale pour la Pologne où on passe les vacances à la campagne dans la maison en construction de ses parents. Le vendeur nous entend.

"C'est pour emporter là-bas ?"... "Oui, et on va leur laisser"... "J'vais vous remplir un formulaire, vous le faites tamponner à la frontière et, au retour, on vous rembourse la TVA".

On est jeune, une économie, même petite, on refuse pas. On prend la route avec la machine dans le coffre et le formulaire, un beau papier rose.

Frontière allemande. Personne... On s'arrête quand même. Le douanier germanique s'approche de nous. Je lui explique la procédure... "Ah, non, c'est pas moi. Vous allez jusqu'en Pologne. Là, vous faites tamponner votre papier et, au retour, on vous rembourse à la frontière française"... Bon, ça se complique mais je ne discute pas. Je range ma feuille rose jusqu'aux barrières de la Démocratie Populaire de Pologne.

Ewa tente de faire comprendre à un douanier communiste ce que peut bien être la TVA et aussi comment on peut transporter une machine à laver dans notre coffre en plus de tout ce qu'on trimbale pour un mois... Il accepte de tamponner... De toute façon, à voir comment il frappe du tampon sur les visas et les passeports, on sent qu'il adore ça...

Bref, on arrive, la machine fonctionne, les vacances sont bonnes, merci.

Je freine devant la guérite où un douanier français indolent me fait signe machinalement de passer. "Non, j'ai quelque chose à régler avec vous"... "Ah !"... Et ce Ah ! me classe aussitôt dans les individus à problème, donc louches... On rentre ensemble dans son bureau. "Passeports"... Je fais l'erreur de lui tendre, en plus du mien, les 2 passeports d'Ewa. "Vous êtes 3 ?"... "Non, 2, mais ma femme a la double nationalité"... "Ah !"... son œil s'assombrit... je lui explique ce que le vendeur m'a expliqué et lui tend mon formulaire rose. "Ah !"... Je sens que ça coince. "Pourquoi ils vous ont donné un formulaire rose, réservé aux pays de la Communauté Européenne, ils auraient dû vous en donner un jaune"... Un silence et puis... "Faites voir vos passeports"... Je sens que j'ai mis le doigt dans un rouage qui commence à s'emballer... "Sortez-moi la machine du coffre"... "Je ne l'ai plus, je l'ai laissée à Cracovie"... "Ah !"... "Faites voir encore vos passeports"... Je vois des plis se creuser sur son visage. "Dommage que le chef, y soit au bistrot... mais, y z'auraient dû vous donner un formulaire jaune"... Il se tient la tête. "Vous avez vraiment pas la machine avec vous ?... Ah !.... Faites voir vos passeports".

Ca fait déjà 20 minutes que ça dure. Je me lève, ramasse les passeports, mon formulaire malheureusement rose. "Tant pis, j'y vais, merci quand même" et je sors, en courant presque. Derrière moi, je l'entends encore... "Mais le chef, y va revenir... rose... jaune".

Je démarre, sûr que si j'étais resté 10 minutes de plus, il me cofrait. C'est une profession que la réflexion met en surchauffe et, pour récupérer 20 F de TVA, c'est payer trop cher que de les provoquer... En plus, renseignements pris depuis, je n'avais aucune chance de me faire rembourser quoi que ce soit...

Héraklion. A la sortie de l'aéroport, direction Malia. Tu fais remarquer la chaleur étouffante et les garçons, en chœur rajoutent : "Oui, mais il y a du vent".

J'ai tellement voulu ces vacances en Crète. Ces deux semaines vont être superbes. C'est sûrement le dernier voyage que nous faisons en famille. En effet, à 17 et 20 ans, les garçons vont très facilement à l'étranger mais en groupes ou déjà avec leurs copains.

Le taxi s'arrête devant un chantier de site archéologique. Le chauffeur nous fait comprendre que nous sommes arrivés. C'est en face. Il s'en va, nous laissant avec les bagages. Une maison de 2 étages, avec un patio intérieur s'offre à nous. Le magnifique jardin nous apaise.

Je décide d'entrer dans le bureau de change d'en bas. Le guichetier ne parle ni français, ni anglais, mais allemand. J'appelle les garçons et leur rappelle surtout leurs souvenirs scolaires. Ils ont bien appris l'allemand, non ?

Après un charabia franco-anglo-allemand et même grec (l'ainé se rappelant soudainement l'alphabet grec de sa 4ème), nous sommes orientés et conduits à ce qui va être notre superbe lieu de vie pour la quinzaine. Nous admirons les plantes géantes du patio, la clé dans la serrure et nous voilà chez nous. Nous cherchons en vain la 3ème pièce ou même la 4ème, mais rien. Juste un coin-cuisine dans le couloir, une minuscule pièce séjour avec banquette et une chambre-placard à lit unique, visiblement pour les parents.

Les garçons, sereins, nous disent : "C'est une erreur, le gars s'est trompé, il manque au moins une pièce". Nous redescendons avec tous les bagages. Le gars n'a pas l'air surpris, c'est bon signe, il s'est donc trompé. Nous le suivons. Mais il nous réintroduit dans le même appartement. Il nous montre la banquette et tire en dessous un matelas. Les garçons négocient déjà lequel sera sur la banquette et lequel sera sur le matelas. Le gars nous sort les draps et nous fait visiter le minuscule appartement, Mais il manque la vue sur la mer. Car l'unique fenêtre donne sur les fouilles archéologiques rythmées par un bulldozer géant.

"La mer ?mais elle est là-bas !". Effectivement, à moins de 30 °, nous l'apercevons d'un bleu imparable, bordée de rochers.

Les garçons sauvent la situation, rajoutant : "Ce n'est pas grave, on n'est pas venus ici pour rester à l'intérieur, d'ailleurs, on y va". Nous les rejoignons après avoir tenté de téléphoner en vain en France, à l'agence, qui se contentera d'une lettre de réclamation à notre retour.

Les vacances furent finalement superbes car l'étroitesse de notre logement nous a encouragés à prendre le bus, louer une voiture, faire le tour de l'île pour découvrir un paysage sauvage et unique.

"Devoir de vacances"

Fais pas ci, fais pas ça...Chanson de Jacques Dutronc

Alain Huré

-Oh, c'est pô vrai, c'est toujours sur moi qu'ça tombe !!! On peut rien faire dans ce collège... pas bouger, pas parler, pas écouter de

zigmu, pas téléphoner... Attends, j'ai le droit de respirer, quand même. Il est en train d'me pourrir ma jeunesse, ce prof... Putain, c'est pas lui qui traverserait en dehors des clous !

-Bon, lui, le François, y restera en colle... C'était plus tenable la pire classe que j'ai jamais eu... Je sais pas si le niveau baisse mais y se permettent tout cette année... vont finir par me faire regretter d'avoir fait 68... Il est interdit d'interdire... résultat, c'est moi qui galère !! Et merde, par la fenêtre, je vois la contractuelle qui m'aligne... elle gênait personne, ma voiture !! Déjà qu'hier, flashé à 65... tu parles, 50 à l'heure, y en a pas un qui respecte.

-Encore un qui se croit tout permis avec son 4/4... et devant une école, en plus ! Si ça se trouve, c'est lui qui me regarde depuis la salle de classe... bel exemple pour les gosses ! Au moins, quand je les aligne, j'fais utile, se rendent pas compte, faut de l'ordre dans une ville ou alors, c'est le bordel ! D'ailleurs, c'est le bordel, on n'est pas assez, pour sûr... Tiens, voilà Farida qui me fait signe... Heureusement qu'Robert, il est pas là, il m'interdit de les fréquenter, les Madour. Y commence à m'gonfler, l'Robert, à vouloir tout me contrôler !!!

- Ben oui, plus vite, la pièce, tu dois la faire plus vite, pas compliqué, non ? Oh, le zozo qu'j'ai touché à l'atelier, j'vous dis pas ! Y me fait penser au père Madour... que j'vois pas Sylvette tourner encore autour de sa femme... qui c'est qui m'dit qu'y z'ont des papiers... veux pas d'ennuis, moi, chacun chez soi, la Sylvette, elle a qu'à m'obéir... Ah, ça y est, l'patron est passé, j'peux mettre de côté les carbus qu'j'ai promis à Marcel, tu vas pas les payer, j'y ai dis, j'en fabrique, y z'en sont pas à un ou deux près, non....

-Pardon, le niveau d'investissement à long terme ?... Excusez-moi, je surveillais un contremaître du coin de l'œil, ça fait un moment que je les soupçonne de sortir des produits finis pour les revendre... Ils ne se rendent pas compte que les petits ruisseaux de la fauche font les grandes rivières du déficit, vous me suivez, hein ? Ah, directeur, quelles responsabilités, je suis un peu leur père et, un père, ça doit se montrer sévère de temps en temps, sinon.... Oui, Mireille, le rendez-vous avec le juge Rivière, non, je n'oublie pas... Oh, c'est rien, un petit juge qui vient d'être nommé et qui fait du zèle... une histoire de quelques types pas déclarés et de mesures de sécurité négligées sur le chantier... comme si c'était grave par rapport à une bonne gestion financière, hein ?

-Boulard, à quelle heure le dossier Magnin ?... Oui, le patron qui se fout de la sécurité de ses ouvriers et qui les déclare pas, en plus, ça lui écornerait le profit... Mais, le code, en fait, il est là pour les protéger contre eux-mêmes parce que, le jour où il y aura un accident, là, ils les verront s'envoler, leurs profits ! Bon, il est en retard... Boulard, servez-moi un whisky en attendant... oui, je sais, le docteur Lafaille me l'a défendu mais c'est pas lui qui va faire la loi dans mon palais... elle est drôle, celle-là, non, Boulard ?

-Mademoiselle, vous avez les résultats du juge ? Ouh-là, j'ai bien fait de le mettre à un régime sévère, celui-là ! Je comprends leur stress mais ils se ruinent la santé sans le savoir. Heureusement, on est là. Nos interdits, mademoiselle, c'est pour leur bien, l'homme est un grand enfant, finalement. Bon, on n'attend plus de patients ? Vous voulez pas prendre un verre avec moi, y a un petit restau sympa qui vient de s'ouvrir ? Je préviens

ma femme que je suis appelé à l'hôpital... non, prévenez-là vous-même, c'est mieux... Vous savez, y font même hôtel dans mon restau...Ne vous inquiétez pas, puisqu'elle le saura pas, c'est pas une tromperie...Appelez-là vite !

-Merci mademoiselle... Petite salope, à son ton, je vois bien que c'est elle qui va jouer au docteur, ce soir... Là, il dépasse la ligne, le Jean-Pierre, je m'en vais te le faire suivre par un privé et quand j'aurai toutes les preuves, ça, ça sera facile, je te me le divorce vite fait et, l'appart, il pourra toujours s'asseoir... Non, mais, qu'est-ce qu'il croit avoir signé, un contrat de mariage, c'est un contrat, y a des devoirs et pas que des droits... Et, avec la faute, je pourrai garder François avec moi... mon petit, déjà que ça va pas fort à l'école en ce moment... son copain est passé pour me dire qu'il est collé...

Françoise Morin

L'INTERDIT... Inter, du latin inter : " entre " marque la séparation (intercalaire), l'espacement (interligne) ou la réciprocité (intercommunal). Inter est un préfixe ouvert, aussi ce qui m'interpelle dans " interdit " est sa définition : DEFENSE DE Alors que l'interaction entre le préfixe inter et le nom dit (!!!) devrait en faire le symbole de la communication. Intervenir en ce sens auprès de l'Académie Française serait certainement voué à l'échec mais dans l'intervalle ferait un intéressant sujet de blog sur internet. Peu sympathique car définitif le mot " interdit " est un mot d'adulte. Les enfants lui préfèrent " t'a pas l'droit ", contournable par excellence ! Cependant le mot " interdit " me rassure lorsqu'il protège : " dépassement interdit, baignade interdite, sens interdit, feux interdits " ... etc.... Mais il me fait peur lorsqu'il devient lui-même un danger : "interdit aux femmes aux noirs, aux homosexuels, aux chrétiens, aux musulmans" ...etc.... Et puis, petit intermède : l'exception qui confirme la règle : le merveilleux "pelouse interdite" qui, logiquement, appelle une absence de pelouse ! Mais n'est-il pas là que pour prendre la DEFENSE DE la pelouse ? Décidément, parfois la complexité de la langue française me laisse toute interdite

Eric Rondeau

Quand je serai grand, je serai cosmonaute

Pour avoir une bonne idée de ce qu'est la liberté, il n'est nul besoin de voyager intergalactiquement, ni même interplanétairement.

Il suffit d'une belle falaise d'environ 50 mètres de hauteur, d'une mer infinie, d'une météo favorable, ce qui est déjà plus rare, et d'une paire d'yeux bien focalisés, avec éventuellement l'aide d'une paire de lunettes. Si ces yeux sont ouverts et dirigés vers la mer, l'impression de liberté nous arrive alors en pleine figure, et j'aime bien ça.

Le problème c'est qu'ici il est interdit de regarder la liberté du haut des falaises. Dans d'autres pays, on dirait que c'est dangereux à cause de l'effondrement des falaises, mais ici ça n'est pas dangereux, c'est seulement interdit par l'arrêté 99 tiré 4 C 27 F du 10 août 1999, veille de l'éclipse totale de soleil. On doit donc observer la liberté d'un peu plus bas, d'une altitude complètement nulle où l'effet n'est tout de même pas aussi impressionnant.

Le problème c'est qu'ici il est aussi interdit de regarder la liberté à partir de la plage sous les falaises. Dans d'autres pays, on dirait que c'est dangereux à cause des chutes de falaises, mais ici ça n'est pas dangereux, c'est simplement interdit par l'arrêté 04 tiré 4 F 27 C du 5 juin 2004, veille du 60ème anniversaire du débarquement. Heureusement, entre les falaises de gauche et celles de droite, là où se trouve le village, il y a une superbe plage de sable. Si la température de l'eau est suffisante, ce qui est encore plus rare qu'une météo favorable, on peut alors s'élancer et nager un peu vers la liberté. Mais l'impression n'est du coup plus du tout la même, car on doit bouger tout le temps pour ne pas couler et, côté impression de liberté, ça n'est pas le top.

Le problème c'est qu'ici il est aussi interdit de nager un peu vers la liberté. Dans d'autres pays, je ne sais pas ce que l'on dirait car ici il y a juste une pancarte métallique avec un dessin représentant un nageur barré d'un gros trait rouge, sans autre explication. Je n'ai plus qu'à aller ramasser des coquillages ou des crevettes mais pour cela il faut attendre la marée basse. En fait, il faut attendre un peu plus car pour l'instant il est interdit de ramasser des coquillages ou des crevettes. Il y a un arrêté quelque part qui dit que ça n'est pas encore la saison. Ca sera donc pour une autre fois. Mais il faudra bien faire attention de ne pas ramasser les crevettes qui sont trop petites, c'est interdit...

Quand je serai grand, je serai cosmonaute!

3 septembre 2007

M.T. Leroy, F.Gaydan, F. Morin, E. Rondeau, A.Huré

Jeu : 3 mots qu'on aime, 3 mots qu'on n'aime pas, 3 expressions qu'on aime utiliser... et on passe à son voisin....

Alain Huré

*-Aimer, liberté, Pologne
-Bourrique, ras le bol, haine
-Voilà... Mais bien sur mon cher Watson... Tiens, tiens, tiens...*

Tiens, tiens, tiens, encore elle ! " Bonjour, j'ai pris la liberté de sonner à votre porte... vous auriez pas un tire-bouchon ? "... Tu parles, à 8 heures du matin, cette bourrique commence bien sa journée, au vin blanc... Voilà, madame. Elle doit avoir 80 ans, et déjà saoule comme toute la Pologne... Ras-le-bol, déjà hier, je lui ai monté ses 12 litres, 6 étages à son âge, c'est dur... Elle doit aimer ça plus que tout, je la vois pas faire d'autres courses... Mais, bien sur, mon cher Watson, c'est pas l'amour du vin, c'est la haine de ce qu'elle est devenue qui la fait boire.

Florence Gaydan

*-Amour, sucettes au lait, soleil
-Tâche, endive, mal
-Arrête de chanter, c'est beau comme l'antique, à table*

Demain, c'est la rentrée ! Mais, aujourd'hui, ce sont encore les vacances. Et, coup de chance, le soleil brille. Marco, devant la

diffusion du match OM/PSG, ingurgite le paquet de sucettes au lait. Pourtant, je les avais achetées pour les petits, mais bon... Le soleil brille et les oiseaux n'arrêtent pas de gazouiller. Quel bonheur. Mais, Marco arrête de chanter devant ta télé, je n'entends plus les oiseaux.

Le soleil brille mais il faut que j'arrête d'écouter les oiseaux. Ma tâche m'appelle : emplir tous ces estomacs humains. Que vais-je leur faire ? Des endives ? pourquoi pas. Ils n'aiment pas ça. Tant pis, pour une fois ! Oh non, je ne peux pas. Et bien, si, maintenant qu'elles sont cuites et que le mal est fait, ils vont les manger. Allez, à table !

" Oh, non, pas des endives ! "

Mais, arrêtez donc de râler. C'est un plat que faisait ma grand-mère. C'est beau comme de l'antique, comme elle, et, en plus, elle nous les préparait avec amour. Alors, bon appétit !

Marie-Thérèse Leroy

*- force de vie, remercier, reconnaissance
- gastro-entérite, mensonge, horreur
- va falloir anticiper, qu'à cela ne tienne, écoutez*

Fais pas ci, fais pas ça, je les entends d'ici, les garçons, et avec les belles-filles, ça va être pire! Va falloir anticiper! L'anticipation, voilà ce qui va me permettre de ne pas m'enliser dans les mensonges. Car ma gastro-entérite est hélas bien là ! C'est vrai que j'ai mangé trop de quetsches pas mures en regardant ce film d'horreur. Qu'à cela ne tienne ; ce n'est pas dramatique, je vais leur dire : " écoutez, cueillir des prunes à mon âge, ça montre une sacrée force de vie ". Et puis, Irène ira à la pharmacie, je n'oublierai pas de la remercier et je lui donnerai des prunes pour lui prouver ma reconnaissance.....

3 septembre 2007, suite

Autour de Martin WINCKLER : " La maladie de Sachs ".

Françoise Morin

La veilleuse

" Ca y est, les éducateurs croient qu'on dort. Ils s'en vont. Ca veut dire que toi la veilleuse, t'es arrivée. Moi, je ne dors pas et il faut que j'attende ton premier tour pour savoir qui c'est ce soir. J'entends ton pas dans l'escalier, tout pas fort. Comme tu crois qu'on dort, tu n'allumes pas ta lampe, t'es comme les hiboux : ça voit la nuit. Alors, tu rentres tout doucement dans la chambre et tu nous écoutes respirer, c'est toi qui me l'a dit. Je suis pas encore trop sûr que c'est toi mais je sens ton parfum, alors je sais que je peux t'appeler tout doucement : " Françoise " ? Si j'ai un peu peur, tu vas me faire un câlin. Si je pleure, tu vas m'emmener un peu avec toi au premier étage. Et après je dormirais "

Alain Huré

Tu es entré dans la grande salle, pantalon de velours marron, pull rouge, grand, un peu voûté. Tu la suivais, petite, charmante... dans cette salle des peintures 19ème, tu lèves les yeux sur ces tableaux souvent énormes, tu tournes la tête, tu me vois, assis dans mon uniforme, essayant de prendre l'air qui surveille sans surveiller. Tu marches derrière elle qui t'explique patiemment chaque fresque historique, énumérant les batailles et les rois polonais... Tu as le regard distrait, tu regardes des enfants

assis en rond et qui tournent les pages d'un livre en regardant un Matejko, tu tiens les mains dans ton dos pour "faire intellectuel"... C'est la première fois que tu viens, ça se voit, elle, je l'ai vu souvent, elle te montre ce qu'elle aime et, toi, tu lèves les yeux et c'est elle que tu regardes dans ce portrait, c'est encore elle, ce paysage de neige... Elle parle français, tu souris, tu reprends gentiment sa phrase, vous sortez chacun un dictionnaire, tu lui montres un mot, tu la serres contre toi, tu l'embrasses... Quelqu'un tousse, tu te retournes, la religieuse s'éloigne... Je vois dans tes yeux l'incompréhension... On ne s'embrasse pas en public, eh oui, c'est ça aussi la Pologne communiste des années 70.

Florence Gaydan

Départ en vacances... Dans une semaine, le départ. Je suis toujours au travail, mais toi, tu es déjà presque partie !

Quand je rentre, tu me demandes : " tu veux que je t'emporte quoi, comme pull ? ". Tu t'imagines peut-être que j'ai le temps de penser à ça, avec toutes mes réunions, mes budgets à boucler avant le départ ! Mais comme toujours, lorsque tu essaies de penser à la place des autres, tu as tout faux !

Tu commences à courir dans tous les sens, la maison est un vrai chantier, le téléphone n'arrête pas de sonner. Tu veux que tout soit clair avant ton départ. Evidemment, tu veux toujours tout prévoir. Mais on ne peut rien prévoir ! Peu t'importe, tu persistes et signes : "Bon, alors, je donne les clefs à la voisine. Ne pas oublier de lui redonner le code de l'alarme". Pour le club, tu téléphones aux uns et aux autres, qui fait les cours, qui gère la buvette, qui, qui, qui... tout est consigné.

Jour J : je rentre du boulot, crevé, avec mon costume et ma sacoche. Tu as déjà fermé toute la maison, éteint le chauffage, tu as descendu toutes les valises, l'entrée ressemble à un hall de gare !! Tiens, tu t'améliores, tu as même installé le coffre sur le toit de ta voiture !!

Je grignote un morceau, quand les filles et leurs tendres moitiés arrivent. Allez, deux voitures pour huit plus le chien, cela devrait aller, mais c'est sans compter ton besoin de tout emporter !!

Comme d'habitude, je te dis que tout ne va pas rentrer. Comme d'habitude, tu t'énerves et tu m'envoies regarder la télé avec mes gendres. Charger les voitures, dis-tu, c'est une affaire de femmes. Alors, bons princes, on vous laisse, les filles.

Sur le coup d'onze heures du soir, vous remontez, toi et tes filles, un sourire en coin " ça y est, c'est bon, tout est rentré, au lit tout le monde, le réveil sonne à quatre heures du matin " Quatre heures du matin, c'est encore ton idée, pour éviter les bouchons à Lyon dis-tu...

Comme prévu, à quatre heures, tout le monde debout, enfin, on essaie de tenir debout. Toi, tu ne peux pas partir sans avoir bu ton bol de lait avec une larme de café...

Bref, on découvre le chargement des voitures, un cauchemar, les garçons râlent parce que tu sembles avoir oublié qu'ils ont des tailles d'adulte et ils ont les genoux dans le menton, quant à moi, je peux à peine me glisser à la place avant, car, derrière mon siège, il y a le... chien. Ah, si seulement tu avais la passion des caniches nains !!!

Bon, comme d'habitude, il faut rouvrir la porte car tu as oublié ton portable. Bon, comme d'habitude, on fait demi-tour sur le chemin du Bout Guyou car, quand tu as ré ouvert, et refermé, tu n'as pas rebranché l'alarme....

Bon, comme d'habitude, la première voiture est déjà loin devant et les grands vont encore nous attendre sur une aire d'autoroute

pour prendre le petit déjeuner, car, bien sûr, tu veux que nous le prenions tous ensemble.

Comme d'habitude, lorsque nous arriverons à la montagne, tu seras tellement crevée que c'est nous qui monterons toutes les valises et comme d'habitude, je pesterai contre tout ce que tu as absolument voulu emporter ! Vive les départs en vacances !!

Marie-Thérèse Leroy

Tu accueilles les invités avec un peu d'inquiétude.

Y aura-t'il assez de sangria pour tout le monde?

Car il y a 20 invités supplémentaires !

Et au dernier moment, tu as rajouté des fruits rouges, des framboises, des fraises et aussi des myrtilles que tu as trouvées à l'entrepôt.

Tout ça parce que les oranges ne sont pas terribles en ce moment, ce n'est pas la saison.

Pour rallonger la sangria, tu as peut-être forcé un peu sur la limonade.

Mais tu regardes autour de toi, les convives ont l'air d'apprécier. D'ailleurs, je te redonne mon verre à remplir !

17 septembre 2007

Autour de Victor Hugo, " Les Misérables "

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Florence Gaydan, Guy Teindas.

Florence Gaydan

C'était un homme de grande stature, de grande envergure. Tout en lui respirait la puissance mais aussi la bonté.

Il était grand, large, imposant. Il avait une voix grave qui portait très loin et qui n'avait pas besoin de se hausser pour donner un ordre. Son visage, encadré d'une masse volumineuse de cheveux bruns, jamais en désordre, était rond ; mais, sous ses joues rebondies, on devinait une mâchoire très carrée. Ses sourcils très noirs semblaient articulés, ressemblant tout à tour à des accents aigus, graves ou circonflexes. Ses grands yeux, très foncés, pouvaient eux aussi prendre toutes les formes : ronds comme des billes pour marquer son étonnement, pas plus larges qu'une fente lorsqu'ils se voulaient inquisiteurs, capables de lancer des éclairs lorsqu'il était en colère, doux comme de la fourrure lorsqu'il était tendre.

Sa bouche aussi reflétait sa pensée, sachant s'arrondir avec des lèvres charnues ou juste se pincer pour asséner ses propres vérités.

Toujours habillé d'un costume sombre, sa prestance pouvait inquiéter les plus jeunes. Mais, pour ses frères et sœurs, cette stature était le symbole du patriarce protecteur, le havre de paix. Pour eux, il était le père qu'ils avaient perdu trop tôt. Il savait jouer pour eux ce rôle de père, celui qui protège, qui chérit mais qui est aussi exigeant pour eux qu'il l'était pour lui-même.

Mais, malgré la belle facture de ses vêtements, il ne pouvait masquer entièrement son ventre rondlet qui trahissait son goût pour la bonne chère et sa passion pour les grands repas familiaux quotidiens. Chaque déjeuner ou dîner avec toute sa fratrie

était une fête, un moment de bonheur à partager mais aussi une façon pour lui d'asseoir son autorité de chef de famille.

C'est lors de ces repas que l'on pouvait découvrir ses multiples facettes, chef d'entreprise et de famille sévère mais respecté, capable de dire sans ambages ce qui lui déplaisait, capable aussi de fondre de gentillesse et de douceur lorsque l'un des siens était malheureux, capable de sortir ses griffes, de cracher son venin pour protéger ou défendre un membre de sa tribu.

Aujourd'hui encore ,ceux qui évoquent son souvenir n'ont qu'une phrase : " c'était un grand Monsieur ". Pour moi, c'était juste mon oncle.

Alain Huré

Il était grand, maigre et souple, bien dans son corps fait pour des gestes larges, amicaux, artistes. Une chemise ample accompagnait ses mouvements. Noël, quand il entrait, dans l'atelier de dessin ou ailleurs, attirait l'œil. Il se déplaçait avec une aisance de grand félin et, comme eux, son regard bleu sautait de l'un à l'autre avec une vitesse remarquable. Un sourire l'accompagnait toujours, sincère ou ironique, provoquant ou naïf, il ne le quittait que quand il prenait le fusain et qu'il levait les yeux sur le modèle qui posait, nue. Là, l'œil était sérieux, le geste devenait sûr, rien ne pouvait plus le déranger. C'était sa vie qu'il tenait entre ses doigts et qu'il posait sur le papier. C'était le meilleur d'entre nous.

Catherine tenait son carton à dessin serré contre elle comme si on voulait le lui voler. Petite, cheveux courts, un manteau long de bonne coupe, une jupe bleu marine, de petites chaussures noires, la bonne bourgeoisie du quinzième arrondissement qui se fourvoie dans un atelier où on parle fort, où les plaisanteries gaillardes fusent. Elle, elle baisse les yeux, le rouge ne va pas tarder à colorer ses joues. Elle avance à petits pas pour s'asseoir le plus près possible de Noël, petite chose insignifiante amoureuse d'une étoile. Elle s'y brûlera.

Jean-Marie, on l'entend avant qu'il n'arrive. Il parle, il parle ou alors il chante. Tout l'amuse, il traverse l'atelier et les études avec la désinvolture d'un italien qu'il aurait aimé être, d'ailleurs, il se fait surnommer Frescobaldi. Brun, le cheveu en bataille, se moquant de ses habits, un vieil imperméable défraîchi, des chaussures improbables. Il essaie de nous faire croire qu'il s'en moque, on le lui fait croire aussi alors qu'on sait tous qu'il vit avec sa mère dans un dénuement certain. Plus acteur que peintre.

Guy Teindas

Cette jeune femme n'était pas particulièrement jolie. Elle était très réservée et presque à la limite de la timidité maladive. Mais, dès le premier contact, elle suscitait de la sympathie car, à la voir, elle était hors du commun.

Son corps grêle et sa petite taille lui donnaient un aspect d'adolescente plus que de femme mariée. Pourtant, elle était déjà mère de deux enfants. Il faut savoir qu'elle s'était mariée à 19 ans avec un camarade de son village natal qu'elle avait connu sur les bancs de l'école primaire. Quand elle était en confiance, il lui arrivait quelquefois d'exprimer son bonheur en ménage et disait de lui qu'il était sa moitié pour l'éternité.

Elle était d'une discrétion peu commune au point de frapper à la porte de chaque pièce avant d'y pénétrer de peur de déranger même si elle savait que personne ne s'y trouvait. Sa droiture était

extrême et allait de pair avec son honnêteté sans faille.

Les enfants l'adoraient car les rares fois qu'ils la voyaient, au temps des vacances ou en cas de mauvaise grippe les forçant à garder la chambre, elle savait ne pas se laisser tourner en bourrique et imposait une autorité mesurée et affectueuse à la fois. La qualité de son travail était extraordinaire et toujours en rapport avec ce qu'on attendait d'elle. Jamais aucune saute d'humeur. Il faut dire aussi que toute la famille la respectait profondément et même la considérait comme intégrée au cercle.

Cette femme était BIEN sous tous les rapports moraux ; c'était une servante comme il est si difficile d'en trouver encore.

Marie-Thérèse Leroy

Paul, le hongrois ! C'est ainsi que tout le monde l'appelle. Le front dégarni, les cheveux plaqués en arrière, il avance, ironique, son cadeau à la main, cherchant du regard son copain Max qui fête ses 30 ans.

Paul ferait peur aux brésiliens. Même la police fédérale s'inclinerait devant lui, peut-être à cause de sa grande taille, peut-être à cause de sa carrure imposante, mais surtout en raison de son regard noir, pénétrant.

Heureusement, son sourire nous rassure vite !

Samira porte un très joli tee-shirt blanc brodé qui met en valeur sa peau noire brillante et ses cheveux relevée et coiffés en tresses fines. Elle est rayonnante et s'assombrit brusquement lorsque je recadre les différentes missions de son stage de secrétariat : le téléphone ? "mais c'est jamais pour moi" rétorque-t-elle avec un aplomb que je ne lui connaissais pas, l'accueil ? "oui, c'est vrai, aujourd'hui, j'ai ouvert la porte, pieds nus, mais j'ai mal aux pieds".

C'est alors voûtée qu'elle quitte mon bureau, boudeuse, brimée, frustrée, lorsque je lui signifie clairement que pour revenir demain, il va falloir trouver, vite fait, des chaussures adaptées et s'entraîner ce soir à la maison pour répondre au téléphone.

1 octobre 2007

autour de Jean-Paul DUBOIS : "vous plaisantez, Monsieur Tanner"

Marie-Thérèse Leroy

" Allo, l'entreprise Mulot ?

C'est pas vrai, c'est encore le répondeur !

Le secrétariat est ouvert de 8h30 à 12h et de 14 h à 17h sauf le mercredi matin, veuillez rappeler aux heures d'ouverture ".

Evidemment, c'est mercredi matin, je laisse un message après le bip : " que le plombier nous rappelle d'urgence, la chaudière au gaz est en panne ".

Plus d'eau chaude, ni de gazinière, ni de chauffage. Je décide d'aller faire des courses, m'aventurant sur les routes verglacées. Une virée à Auchan, un séjour à la fnac, tout cela occupe la matinée. J'en arrive presque à oublier l'heure du retour.

Juste le temps d'aller au restaurant chinois prendre des plats à emporter à réchauffer au micro-ondes. Et voilà le repas terminé

rapidement. Je bois lentement le café brûlant tout en ayant gardé ma doudoune et j'attends 14h05.

" Allo, l'entreprise Mulot ? Vous avez eu notre message " ?

Une vois féminine me rassure : " Oui ; bien sur, mais monsieur Mulot est déjà parti faire un dépannage. Il vous rappelle sans faute ".

A 16 h, toujours rien.

" Il ne vous a pas rappelée ? Je lui signale, ne vous inquiétez pas ! "

A 20 h, toujours aucune nouvelle. Le repas, entièrement cuit au four électrique : tarte au poireaux, cuisses de poulet, pommes dauphines, œufs au lait, finalement, nous convient parfaitement. Au moins, il est chaud et dehors il gèle !

Le téléphone sonne enfin : " Alors ? qu'est-ce qu'y se passe ?

Bon, je passerai demain en fin de matinée ! "

Le lendemain, le verdict tombe : " votre chaudière est trop ancienne, les pièces ne se font plus. Il faut la changer. En attendant, je vais vous installer un chauffe-eau provisoire ".

Et c'est devant 2 radiateurs électriques, que le soir, nous étudions le devis exorbitant d'une nouvelle chaudière performante, avec en prime une économie d'énergie. De toute façon, nous n'avons pas le choix, il faut bien la remplacer !

A.Huré

- Bouchour

L'homme était petit, râblé, le cheveu et la moustache noirs, le menton bleui... l'argentin à la limite de la caricature.

- Ché rentré la camionne ?

-Hein, fit Ewa, qu'est-ce que vous dites ?

-Qué qué vous dissez ? répondit Carlos

C'était le début des travaux. Entre l'argentin et la polonaise, il va falloir que je fasse de la traduction simultanée pour les deux parties. Carlos est rentré dans notre vie pour un moment. Il va tout faire, il sait tout faire... secondé par Oscar, le jeune portugais, qui, lui, fait l'électricité et, le reste du temps, évite de se trouver là où il y a du travail. Il va vite découvrir que mon atelier est parfait pour ça. Je lui ferai connaître les bandes dessinées, le tir à l'arc, le Requiem de Mozart, entre autre.

Le premier jour, ils arrivèrent à cinq. Le midi venu, on ne les retrouva plus. J'ouvris la porte de la cave et je les découvris en train de manger dans la semi-obscurité du demi-sous-sol.

-Vous n'allez pas manger là ?

-Si, c'est toujours comme ça, vous en faites pas...

-Montez, on va tous manger ensemble.

Ewa prit alors l'habitude de cuisiner pour quatre, Carlos nous ayant fait comprendre que, pour eux, d'accord, mais les ouvriers, ils doivent continuer d'apporter la gamelle sinon, on sait plus où on va. Je leur sers du vin. Oscar n'en boit pas, Carlos, habitude argentine, le veut glacé.

Quelques jours plus tard, ils m'apportent deux bouteilles. Je les regarde, Chateaufort du pape 56....

-Ça vaut quéqué chose ché vin là ? me demande Carlos.

-Un peu, je lui dis.

Je téléphone à mon beau-frère qui me les estime à 120 euros chaque.

-Vous les sortez d'où ?

-Ben, me répond Oscar... Un client nous a fait débarrasser la cave de la maison qu'il a héritée. On a vu les bouteilles, Carlos y connaît rien, y m'a demandé, j'y ai dit que 56, c'est trop vieux pour du vin et on a tout jeté à la benne. On a gardé que ces deux-là, on vous les donne.

On restaure l'atelier. Je dessine dans un coin pendant que Carlos

travaille pour aménager l'étage.

-Aaaaalain...

Le ton de sa voix me surprend, tremblante, fluette. Je lève les yeux, il est le dos collé contre un poteau, incapable de bouger, le regard fixant le mur devant lui.

-Lààààà, làààààààà...

Je bondis, je regarde à mon tour. Une araignée, certes assez grosse, accrochée au mur, regardait Carlos paralysé. Ce macho argentin, blessé de partout sur les chantiers, reculait devant une araignée. Touchant.

Avec Ewa, on a été témoins à son mariage avec Maria, qui parle encore plus mal français que lui... Leur fils s'appelle Alain.

15 octobre 2007

Le récit de voyage

Paulette Teindas

Mon Dieu quelle excitation !

Ce premier voyage Lausanne-La Napoule: c'était dans les années 50 et la première fois que je changeais de pays ; une certaine fierté m'envahissait à l'idée de dire aux copines que je partais en vacances sur la côte d'Azur. Mot magique: azur, bleu, mer; ce serait aussi la première fois que je verrais la mer.

Nous sommes donc partis dans une Dyna Panhard décapotable blanche, maman, une amie de maman, ma sœur et moi ; Premier arrêt: Vallorbe. Des messieurs en casquettes et costumes verts: vous n'avez rien à déclarer? Merci beaucoup et bon voyage! Nous voici en France et l'excitation monte à l'idée d'avoir passé la frontière. Les kilomètres défilent et nous commençons à voir des jardins un peu plus fouillis, des gens habillés différemment; nous écarquillons les yeux et ne savons pas très bien que penser. Le chemin me paraît long et cette nationale 7 impressionnante toute droite bordée d'arbres qui n'en finit plus. Enfin Valence ou nous nous arrêtons pour manger et dormir. Brusquement me monte une richesse d'odeurs, melons, pêches, tomates, poivrons, courgettes, aubergines, sarriette, thym, serpolet, quelle merveille! Les gens ont un accent tellement différent qui me donne envie de rire, et tous ces panneaux publicitaires qui reviennent toujours :Picon, Casanis ,Du bo ,du bon, Dubonnet !Ici tout bouge,tout est couleur et bruit,je suis si loin de la Suisse si statique et immobile dans sa beauté reposante .Le lendemain, Montélimar; Maman nous a acheté des nougats des pralines enrobées c'est chouette de voyager!

Nous attaquons l'Estérel et là ça se gâte un peu ; il fait une chaleur horrible et ça tourne beaucoup; ma sœur Suzanne est malade et il faut s'arrêter souvent pour lui mouiller le visage. On arrive bientôt? Regarde la route et tais toi....

Enfin! Je la vois la mer,si bleue si grande,cet rochers rouges qui tombent dans l'eau,ce vent qui fait bouger la cime des pins. Il ne manque quelques kilomètres et la récompense: cette belle plage de la Napoule, son château et la Siagne qui se jette dans la mer. Dans le camping où nous allons, la poussière se soulève quand passent les voitures, les magnifiques pins parasols dégagent une odeur de résine qui se mélange à l'odeur des frites et aussi tous ces petits marchands de ballons, de seaux et autres accessoires de plage; J'aime cette différence et c'est sûrement ça pour moi

les vacances!

Guy Teindas

Une aventure qui aurait pu tourner très mal.

Il est bien connu que l'Afrique du Sud est un pays qui a vécu de forts antagonismes entre les populations noires, jaunes et blanches. C'est particulièrement marqué, de nos jours entre les ethnies noires qui constituaient la base des indigènes avant l'arrivée des Boers.

Ces différences raciales existent malheureusement toujours bien qu'elles se soient atténuées grâce aux efforts des politiciens, blancs et noirs qui se sont attelés à ce problème pendant les deux dernières décennies. Ils ont marqué l'histoire de leur pays.

Ce qui perdure, ce sont les ghettos habités par les indigènes noirs de bas niveau social.

Il s'agit des township tristement célèbres.

On m'avait bien dit de ne jamais y pénétrer car, à l'intérieur, les lois qui règnent sont très éloignées des règles républicaines, bien que nous soyons en République d'Afrique du Sud.

C'était mon deuxième voyage professionnel dans ce pays et j'avais demandé à mon épouse de m'accompagner, sachant qu'elle serait bien accueillie par mon homologue local, et surtout son épouse pendant que l'on travaillait.

Ce fut un voyage très agréable qui mériterait d'être raconté, mais là n'est pas mon intention.

Nous allions rejoindre l'aéroport de Cape Ton, et disposions d'au moins deux heures à perdre avant l'enregistrement. Sur la route nous avons croisé une de ces villes de mauvaise réputation et l'envie me prit d'y entrer par un chemin de terre poussiéreux afin d'observer depuis la voiture la vie des autochtones. C'était désolant. La pauvreté et la misère étaient partout ; les cases faites de brique et de broc, couvertes de tôles ondulées déchirées ou de branches des rares arbres de la région, des immondices indescriptibles au milieu des enfants qui jouaient et des mères afférées aux travaux ménagés, des pneus ici et là, quelquefois enflammés....

Mon épouse voulait faire demi-tour. Elle ne supportait pas cette vision de la misère humaine.

Mais le chemin de terre était trop étroit pour tourner sans manœuvres, et c'est alors qu'un attroupement d'hommes s'est formé autour de notre voiture et commença à faire barrage, secouant de toute leur force le pauvre véhicule de location qui n'en avait jamais subi autant même sur les pistes du désert.

Nous étions terrifiés.

La voiture était bien sûr fermée à clef, mais notre impuissance devant cette marée humaine croissante aurait été la même avec des portières non condamnées.

Avec des gestes calmes et des sourires coincés que nous affichions, j'ai eu le réflexe d'exhiber nos passeports, l'un français l'autre suisse.

Lequel les aura calmés, je l'ignore mais au bout de quelques secondes interminables, le "jeu" cessa et ils nous laissèrent repartir.

J'évite de raconter cette aventure à mes amis sud-africains car ma désobéissance aurait fort bien pu tourner très mal.

Alain Huré

On décide de s'arrêter là, dans ce village autrichien. La route a été longue. Le soir tombe, on descend vers le Danube que nous cache une espèce de Viaduc. Je freine devant ce Gasthaus sympathique, avec sa pergola envahie par la vigne, ses fenêtres

dégoulinant de fleurs. Comme c'est la première fois qu'on voyage avec Pénélope et je vais d'abord m'assurer qu'ils acceptent les chats. Je rentre, la salle est grande, bruyante de la cinquantaine de buveurs attablés. Je m'avance vers le comptoir qui fait réception, une serveuse me regarde. Je lui sors la phrase que je me suis répété tout au long de la route : "Ich mochte ein zimmer fur ein nachte fur zwei perzon und ein kat"... So ? me répondit-elle ? Je recommence... "So ?". Un autre serveur s'est approché. Je subodore que le problème vient du chat. Je recommence encore en précisant : "ein kat... eine kleine kat". "So ?" dirent-ils en chœur car le reste du personnel s'était joint pour essayer de comprendre. Je me lance alors : "eine kat... Miaouuuu". Les buveurs s'arrêtent et me regardent tous avec curiosité pendant que de l'autre côté du comptoir : "So ?" ...

Je sors alors, rentre dans l'auto, attrape Pénélope sans dire mot à Ewa, retransverse la salle avec dans les bras ces huit kilos de chatte et la pose sur le comptoir. "Ach... Eine Katz !" dirent les serveurs en me donnant une clef de chambre. J'essaie de me retirer dignement, repassant devant les buveurs qui me dévisageaient portant Pénélope qui leur crachait à la figure au passage. La chambre à l'étage donnait sur le fleuve ou plutôt sur le viaduc qui nous cachait le fleuve. On dépose le chat et on redescend dans le Gasthaus pour dîner. L'ambiance est chaleureuse, toutes les tables sont occupées. On nous place à une table ronde ou un vieil homme passe la soirée devant un vin blanc du cru. "Grussgot"... "Grussgot". Il devine en nous les étrangers et il entame la conversation. De mon côté, ce que je peux essayer de deviner, c'est ce qu'il dit mais, en gros, j'y arrive... "Vous venez d'où ?"... "De France"... "Ach, la France, j'y étais, super, j'étais à l'hôtel Meurice"... Aïe, on était tombé sur un nostalgique de la guerre, et l'hôtel Meurice était un des centres des nazis parisiens. "Et vous allez où ?"... "En Pologne"... "Ach, Polen, j'y étais aussi"... On s'est regardé avec Ewa et on a terminé l'escalope viennoise le plus vite qu'on a pu...

De retour dans la chambre, on ouvre grand la fenêtre pour nous aérer le corps et l'esprit à l'air du Grand Danube qu'on ne voyait d'ailleurs pas. Pénélope dort sagement sur le lit. On va dans la salle de bains, on prend une douche et on marche, nus, défaisant quelques bagages quand un bruit nous fait retourner. Et là, de l'autre côté de la rue, sur le viaduc, un train de banlieue arrêté, avec ses banlieusards viennois aux fenêtres, nous regardant. On n'a même pas eu le temps de réagir, ils sont repartis. Tant pis pour l'air autrichien, on ferme les rideaux. "Gute nacht"...

Florence Gaydan

L'Installation à Brussels.

Après des discussions animées en famille, c'est décidé, JL accepte un poste en Belgique et nous allons y vivre. Il y part 6 mois avant nous car, partir en milieu d'année scolaire, ce n'est pas simple avec 4 enfants scolarisés.

Première visite pour moi afin de trouver un endroit où installer toute la famille. Départ avec le tout nouveau Thalys, le TGV qui relie Paris à Brussels puis Amsterdam. Pour la grande voyageuse que je ne suis pas, c'est déjà tout un programme, mais le train est reconnaissable dans la Gare du Nord par sa couleur bordeaux, pas moyen de le rater ! Je m'installe à ma place et me laisse bercer par la vitesse. Pas facile de voir le paysage à cette allure, on ne fait que le deviner.

Arrivée, deux heures et quelque plus tard, dans la mal nommée "Gare du midi". Pourquoi "Gare du midi" ? Je ne sais pas. Allons, ne cherchons pas midi à quatorze heures ! Contrairement à nos grandes gares Parisiennes qui, je trouve,

ont un charme certain, cette gare est laide, grise, noire, peu éclairée, du moins, c'est la première impression que j'en ai ; JL m'attend, ayant déjà fait quelques repérages entre son lieu de travail, le lycée français et les différentes possibilités.

Nous sommes en mars, il est 10h du matin, et, dès que nous prenons le "ring", périphérique brussellois, nous nous retrouvons dans un épais brouillard. Encore du gris. Décidément, pour ce premier contact, tout est gris ! le soleil n'est pas loin, mais, arrivera-t-il à percer ? J'apprendrai par la suite que, très souvent, on ne fait que le deviner, mais, ce n'est pas grave, la lumière ici est ailleurs.

Banlieue de Brussels, les panneaux de signalisation sont différents des nôtres, les noms des villes ont des consonances étonnantes, peu habituelles pour l'ex-Parisienne que je suis. Comment les prononce-t-on ? on verra plus tard. Uccle, Waterloo... Ce nom là me dit quelque chose ! Et oui, c'est bien là, la morne plaine. On aperçoit la butte avec l'énorme lion planté tout en haut, la gueule ouverte en direction de la France, le danger ! Bon, on ne va quand même pas habiter à Waterloo!! Non, nous revenons sur nos pas. Rhode Saint Genèse. Bon, ce n'est pas Rhodes, d'ailleurs prononcez "Raude", mais le soleil pointe le bout de son nez. Tiens, une maison à louer. On frappe à la porte du voisin comme indiqué sur l'affichette et, la vraie lumière est là : un sourire accueillant sur le visage de celle qui sera notre voisine, une maison qui capte le jour par toutes ses baies vitrées. Celle qui est à louer est bâtie sur le même mode. Ici, il faut laisser entrer la moindre luminosité.

L'affaire est conclue, c'est ici que nous poserons nos valises. Papiers signés, il nous reste assez de temps pour aller à la "maison communale" pour remplir les formalités nécessaires. Dehors, les horaires sont affichés, tout va bien, nous sommes dans le bon créneau horaire. Un grand hall, mais là, toutes les boiseries font régner une pénombre qui enveloppe tout, y compris les guichets tous fermés par des vitres opaques. En tant qu'immigrants, nous nous asseyons sagement sur un banc, ravalant pour un temps notre impatience nationale légendaire. Les minutes passent, passent... Enfin, une dame traverse le hall d'un pas décidé puis, revient sur ses pas en nous voyant. Je me lève et demande à quelle heure seront réellement ouverts les guichets. Elle me regarde d'un air étonné et me dit "mais, c'est ouvert, vous n'avez qu'à toquer!" Alors, nous "toquons" et la vitre s'ouvre! Nous aurions pu attendre longtemps! On demande quelles sont les formalités à entreprendre, on nous donne toute une "farde" de papiers à remplir et on nous invite à un "manger-debout" organisé par la "bourgmestre" pour l'accueil des nouveaux arrivants...

Avec tout cela, j'ai loupé mon Thalys de retour. Ce n'est pas grave, il suffit de changer le billet.

Retour à la gare du Midi. JL attend dans la voiture. Je repère le guichet billets internationaux. Il est ouvert, pas besoin de toquer. Un monsieur attend gentiment derrière son comptoir que j'aie fini de lui exposer ma requête et me répond "Mais, Madame, je ne sais pas changer votre billet". Un peu surprise, je ré-explique une fois, deux fois, sentant la moutarde me monter au nez et l'impatience légendaire pas loin de refaire surface. Poliment, mais un peu ironiquement je finis par lui demander ce qu'il fait derrière ce guichet s'il ne sait pas changer les billets!!

"Madame, je vous dis qu'aujourd'hui je ne saurai pas changer votre billet, car nous sommes en grève ! vous n'aurez qu'à sonner les renseignements demain matin pour savoir si la grève continue"

De retour à la voiture, JL me donne la clef du mystère : ici, le verbe "pouvoir" n'existe pas. Je me demande si l'adjectif "possi-

ble" existe, lui !

Bien, le premier contact est plutôt "gai", et, ce mot, pendant trois ans, je vais apprendre à l'utiliser, car, ici, on l'emploie à tout bout de champ, histoire de chasser la grisaille. En attendant, il va falloir apprendre à parler wallon avant de tenter le flamand !

Marie-Thérèse Leroy

Je n'étais pas retournée en Pologne depuis l'été 73.

Y aller en famille était bien un projet mais encore bien imprécis lorsque Dominique me téléphone un lundi matin de septembre 2003 : "une vraie tuile, ma fille est entrain d'accoucher avec un mois d'avance, ça ne se présente pas bien, le grand à garder, etc...etc....Le congrès de Varsovie, pour moi, c'est cuit, vas-y à ma place. Tout est réservé avec Catherine".

Le jeudi matin, je retrouve Catherine à Roissy, après avoir obtenu en urgence un nouveau passeport le mardi matin à la sous-préfecture de Mantes la Jolie, suite à un passage remarqué à la mairie de Jambville....

Dès l'aéroport, le chauffeur de taxi ne veut pas entendre que nous venons pour travailler sérieusement dans le cadre d'un congrès international sur la maltraitance. Il nous fait la liste de toutes nos futures visites touristiques en insistant particulièrement sur un marché circulaire gigantesque à ne rater sous aucun prétexte.

"Bizarre, me dit Catherine, je n'ai rien d'écrit à ce sujet dans mon guide", tout en me montrant "regarde, tu as Leclerc à ta droite et Leroy Merlin à ta gauche".

Fichtre ! Que la Pologne a changé : magasins remplis, voitures de toutes marques, tout cela n'existait pas en 1973. J'en reste abasourdie, au pied du Novotel de 46 étages où nous rejoignons la délégation française.

Après examen attentif du programme, Catherine et moi décidons de nous accorder une pause le samedi matin à 11 h et d'aller en tramway à ce fameux gigantesque marché circulaire, malgré la totale désapprobation du portier du Novotel : " trop dangereux, ladies, trop dangereux ".

Incroyable ! Un immense stade, en effet circulaire, avec 5 rangées piétonnières et des centaines, des centaines de boutiques de toutes sortes. C'est en réalité le plus grand marché de toute l'Europe centrale, mais aussi le lieu stratégique de tous les trafics. Apercevant un camelot entrain de frapper sa femme, nous décidons de partir après l'achat pour Catherine d'un sac à mains "à prix génial", va-t-elle répéter pendant le trajet du retour en tramway.

A 10 minutes de l'arrivée, nous sommes interpellées par 2 contrôleurs de bus en civil, en survêtements et casquettes pour mieux piéger les passagers frauduleux. Nous n'avons pas poinçonné notre billet. Ils nous font descendre et ne rigolent pas du tout, nous parlent d'amende de 50 dollars, d'ambassade. Sur le quai, une polonaise vient à notre secours, mais rien à faire. Les deux types ne nous lâchent pas. Nous justifions n'avoir pas suffisamment d'argent en liquide. Qu'à cela ne tienne, nous reprenons ensemble le tramway et ils nous accompagnent à un distributeur de billets, à proximité de notre centre de congrès.

Evidemment, nous exigeons un reçu. Et à notre grande surprise, nos deux comparses nous disent : " un billet de 20 euros, c'est bon " et ils disparaissent avec.

Nous retrouvons les collègues au lunch de 13 h comme si rien n'était.

Autour d'une image

Marie-Thérèse Leroy, Paulette Teindas, Françoise Morin,
Christiane Rosset, Eric Rondeau, Alain Huré

Françoise Morin

Colza (pour Marie-Thérèse)

Il était une fois, au nord-ouest de mon village, une maison en nougatine, une seule, les autres sont en pâte sablée. Elle se tient à l'écart de la pyramide des gâteaux blonds. L'été elle se cache timidement sous la pâte d'amande verte des frondaisons. Parée des jaunes et oranges éclatants de l'automne elle est comme tartinée de confiture de mirabelles. L'hiver elle se niche frileusement dans les sarments chocolat des branches dénudées. Et c'est au printemps que je la préfère lorsqu'elle flotte sur l'or du colza, alors tout autour d'elle l'air embaume le miel, et toujours me donne faim.

Livre (pour Christiane)

J'ai un livre bleu, c'est un livre camaïeu,
J'ai un livre rouge, un livre qui bouge, J'ai un livre d'hiver, un
livre lumière,
J'ai un livre de bateaux, c'est un livre d'eau.

Paulette Teindas

Solitude.

Où était-ce exactement? Je ne saurais vous le dire, mais le début de cette expédition était magique. Nous marchions en file indienne, les skis aux pieds et nous suivions la crête de la montagne. C'était magnifique ! Le soleil faisait briller les cristaux de neige et nous n'entendions que notre propre souffle dû à l'effort que nous fournissions pour avancer. Le vent qui soufflait en rafales nous projetait une neige poudreuse qui nous glaçait le visage ;

Bref ! C'était comme au cinéma et il me semblait faire partie de ces grandes expéditions qui vont à l'assaut des montagnes les plus hautes ; nous n'étions que des petits points noirs dans cette blanche immensité.

Comme d'habitude, j'étais la dernière du groupe, mais contente de prendre un peu de temps pour apprécier ces instants magiques où vous vous voyez vivre de l'extérieur. Tout allait bien, je m'y croyais, j'étais heureuse quand tout à coup, par manque d'attention sûrement, je suis tombée et mon corps s'est enfoncé dans la neige molle et poudreuse. Impossible de sortir de là ; je ne voyais plus mes skis ; ayant de la neige jusqu'à la ceinture j'étais incapable de lever une jambe. Plus j'essayais, plus je m'enfonçais... Personne ne s'étant rendu compte de ma chute, le petit groupe continuait à avancer et les petits points noirs devenaient de plus en plus petits. D'un seul coup, devant le comique de la situation, je me suis mise à rire, moi dans mon trou, incapable de m'en sortir et le groupe s'éloignant... je continuais à rire et, plus je riaais, et moins ma voix portait pour appeler au secours. Mon Dieu ! Quelle solitude tout à coup ; je commençais à me demander ce qu'il adviendrait de moi dans quelques heures si personne ne revenait me chercher ? Quand soudain j'ai reconnu la combinaison rouge du moniteur au loin... on revenait, j'étais sauvée ; alors une idée m'a traversée l'esprit : avec dix kilos de moins je m'en serais peut-être sortie !!!!

Autour d'une photo de sous-bois en automne

Les feuilles craquent sous nos pas, faisant s'envoler d'un buisson un oiseau qui se détache sur le contre-jour, noir mobile sur l'or des feuilles. Il en fait pleuvoir en passant, confettis multicolores qui volent vers nous en spirale. Le sous-bois est d'abord cette odeur vivante qui procède de la mort du vivant. Les troncs dansent vers le ciel, lisses et gris, rugueux et verts, droits ou tordus, leurs bras s'évitant, se déhanchant pour avancer toujours plus haut sans se toucher jamais, parallèles qui attendent leur infini pour se rejoindre. Ils affichent leurs blessures, cicatrices boursoufflées, fierté des anciens. Une souche pourrit, cachant sous ses flancs moussus d'innombrables insectes qui la font sembler encore vivante. Des arbustes fragiles tendent leurs doigts fins, demandant à leurs grands voisins la permission de passer. Le soleil froid annonce la chute prochaine des couleurs qui s'accrochent encore au paysage. Notre respiration nous précède d'un petit nuage de chaleur.

Eric Rondeau

SALON DE LECTURE A 6000 METRES

Une photographie cache parfois une sirène...

Qui n'a été séduit par une carte postale d'île paradisiaque,
avec son impression de tendre chaleur,
avec son eau transparente qui ne peut qu'être chaude,
avec son sable blanc qui semble doux comme du coton,
avec ses cocotiers protecteurs et nourriciers,
avec ses papillons multicolores,
et avec ses petites cases sans portes d'où l'on peut certainement admirer le ciel étoilé la nuit...

J'ai connu une de ces plages,
où un petit vent invisible mais froid nous caresse doucement le dos,
où la limpidité de l'eau permet d'admirer les méduses urticantes,
où les minuscules morceaux de coquillages qui forment le sable restent joliment enfoncés dans la peau,
où la chute de superbes noix de coco impossibles à ouvrir menace,
où l'on ne se préoccupe pas de la couleur des moustiques,
et où l'ouverture des cases laisse la voie libre aux innombrables crabes qui recherchent la chaleur la nuit...

Une photographie de cet enfer aurait tout à fait ressemblé au paradis.

Je me méfie donc de l'image de ce type souriant qui lit tranquillement un journal, bien installé dans un siège posé sur une neige immaculée, bronzant doucement au soleil près d'une petite tente individuelle qui paraît bien confortable, entouré de paysages grandioses...

Marie-Thérèse LEROY

le thé

Françoise, passe donc prendre un thé, je l'ai ramené de Kyoto, mais ne compte pas sur moi pour le faire à la japonaise. Là-bas, figure-toi que la cérémonie du thé peut prendre d'une heure à une demie journée.

Le thé est préparé à partir d'une poudre verte battue dans un bol. Tu tiens ton bol par le fond avec la main gauche et sur le bord avec la main droite.

Evidemment, Benoît a tout fait tomber et l'épouse de Maître Hywa a dû recommencer. Pascal a confondu la louche à thé et la spatule à thé et Karim n'a rien compris lorsque le maître a repris le bol pour le nettoyer et préparer le thé pour le suivant. Quant à Céline, elle en a bu à trois reprises, n'osant pas refuser. Ce n'est qu'en sortant qu'elle a réalisé que son hochement de tête de gauche à droite ne signifiait nullement qu'elle n'en voulait plus mais qu'au contraire elle en redemandait....

Le théisme est presque une religion au Japon. C'est un art de vivre et même un art de mourir, notamment pour les samourais qui pratiquaient ce rituel avant de partir au combat.

Pour les judokas, ce ne fut pas une réussite. Bizarre quand même! Tu les vois à genoux, sans problèmes sur les tatamis du Kodokan et là chez Madame Hywa, ils étaient incapables de se tenir tout simplement agenouillés à déguster le thé que l'hotesse avait si savamment préparé.

Côté esthétique de leur part, c'était raté !

26 novembre 2007

Autour de Yasmina REZA et de la pièce de théâtre
Décrire un lieu, et imaginer que vous branchez un magnétophone. Retranscrire les paroles de plusieurs personnes qui se mettent à parler entre elles.

Guy Teindas

EJP ou incitation à la réduction de consommation électrique les jours de pointe

Comme beaucoup de villages de campagne, ce petit hameau de la Beauce s'est peuplé au cours des dernières décennies de parisiens assoiffés d'air pur. Beaucoup de parents estiment qu'il s'agit d'un besoin quasiment vital pour recharger les batteries et aussi purger les poumons des enfants qui endurent la pollution de l'air de la Capitale.

Tous ces habitués des week-ends se connaissent entr'eux, bien-sûr, et au cours des ans, un certain antagonisme s'est créé avec les habitants autochtones dont le mode de vie est différent. Ces nouveaux-venus affectionnent particulièrement les petites maisons anciennes construites à base de bauge au Nord et de briquettes fabriquées sur place pour les autres façades. Les toits sont très pentus car il pleut fréquemment dans la région.

L'action se passe en plein hiver à l'intérieur d'une grange attenante à l'une de ces fermettes.

Jean, le propriétaire, est en train de scier du bois à la main dans la pénombre créée par l'ouverture de la grande porte à deux vantaux. Son voisin Marcel passe dans le chemin et aperçoit son copain en pleine besogne.

-Salut Jean

-Salut Marcel

-Que fais-tu dans la quasi obscurité à scier manuellement ces énormes bûches ? Veux-tu que je te prête ma tronçonneuse électrique ?

-Non merci, j'en ai une..

-Serait-elle en panne ?

-Non, mais aujourd'hui c'est jour d'EJP, ce qui m'impose de ne pas l'utiliser

-Et qu'est-ce que c'est que l'EJP ?

-Etalement ou Ecrêtement ou Energie (que sais-je ?) des Jours de Pointe. C'est la compagnie du Pays Chartrain qui a lancé ce système pour réduire la consommation les jours de grand froid afin de décharger les lignes et de mieux répartir l'électricité à ceux qui en ont un fort besoin (hôpitaux, industries, éclairage urbain etc ...). Les autres, comme moi, on doit se serrer la ceinture.

-Mais comment font-ils pour t'imposer une telle restriction ?

-En appliquant un tarif préférentiel en temps normal, et en taxant un maxi les jours critiques, ceux-ci étant limités en nombre par contrat.

-Donc, tu économises beaucoup tout au long de l'année. Sûrement assez pour ne pas t'éreinter à la scie à bûches datant de nos ancêtres, et qui plus est, dans l'obscurité.

-Que veux-tu, c'est ma façon de voir les choses et d'ailleurs, J'ai l'intention de m'acheter une tronçonneuse thermique l'année prochaine.

-En voilà une idée qu'elle est bonne, comme aurait dit Coluche? Mais pourquoi n'apprends-tu pas le braille pour les longues soirées d'hiver ???

Alain Huré

Partie...

Personnages

Nathalie, 20 ans, Grand-mère, 67 ans, Lucas, 65 ans, Jean-Loup, 30 ans

Près des portes des vestiaires d'un stade de petite ville. Murs gris. Un banc sur lequel est assise la grand-mère, la soixantaine passée, elle range des maillots de footballeur. Sur une table, du matériel genre radio et un micro. Un téléphone, carnet, stylo. A gauche, la porte qui donne sur la rue. A droite, la porte qui donne sur le stade, on entend le brouhaha du match. La porte s'ouvre. Hurlements de stade. Nathalie (maillot du club, jupe courte) et Lucas (salopette) rentrent et ferment la porte.

Nathalie-Lucas-Grand-mère

Nathalie - Ouais... Il a marqué... Kévin a marqué... Buuuuuut ! Quelle partie !

Lucas - Non, Nat, y avait hors-jeu.

Nathalie - Beuh non... L'était pas hors-jeu, Kévin. Il était avec les autres... Même qu'il était devant les autres, alors ?!..... Tu veux qu'te dise le fond de ma pensée ?

Lucas - Vas-y.

Nathalie - L'arbitre, il aime pas Kévin.

Lucas - C'était le fond de ta pensée ?

Nathalie - Ouais.

Lucas - Eh ben, c'était pas profond, tu devais avoir pied.

Grand-mère - Nathalie, tu nous fatigues avec Kévin.

Nathalie - Mais je l'aime, mamie.

Grand-mère - Tu l'aimes comme t'as aimé tous les autres avants-centres du Saint Servin Football Club... C'est pas le garçon qui t'attire, c'est le numéro 9.

Lucas - Taisez-vous, faut qu'j'annonce... (il s'assied derrière le micro, touche des boutons). Si vous aimez bien manger, si vous aimez...boire, la brasserie des Amis vous attend. Dans un cadre agréable, le patron vous propose sa célèbre choucroute... hmmm... Place du colonel Bouchard, ouvert jusqu'à 23h... (il

touche des boutons et se lève). Bon, moi, je vais voir où ils en sont. (il sort, bruit de foule)

Nathalie- Grand-mère

Nathalie - Mais je veux m'en sortir, moi, de Saint-Servin.

Grand-mère - Avec Kévin ?... Et pourquoi pas avec un rugby-man ?

Nathalie - Ca va pas !... Sortis de leurs calendriers, c'est comme les éboueurs, on a pas trop envie de les voir.

Grand-mère - Si ton pauvre père t'écoutait !

Nathalie - Oh, papa, il leur arrivait pas aux mollets, l'avait pas d'ambition, la preuve, l'est resté manœuvre toute sa courte vie, tu vas pas comparer...

Grand-mère - Ton père, lui, il travaillait avec ses mains, pas avec ses pieds ! Tu m'obliges à passer mes soirées dans un vestiaire glacé à compter la recette de la buvette. Au fait, tu pourras aider Lucas pendant la mi-temps, à la buvette ?...

Nathalie - Oueuh, ça va pas ! J'vais pas foutre des taches de bière sur mon image de marque !

Grand-mère - Tu peux en parler de ton image de marque ! A la façon dont tu t'habilles, quand tu te promènes dans le stade, le bord de touche a des allures de trottoir !!!

Nathalie - T'aimes pas ?

Lucas rentre (bruits de stade)

Nathalie-Lucas-Grand-mère

Nathalie - Alors ?

Lucas - 3-0... On remontera jamais. Pas un match gagné, cette saison. Je me demande pourquoi je m'occupe de ce stade, c'est le stade terminal du gazon... (à Nathalie) Il est pas prêt de monter au PSG, ton Kévin. Tu m'aideras, tout à l'heure ?

Grand-mère - Laisse, mademoiselle est la mascotte du club et une mascotte, c'est fait pour la décoration, pas pour le travail manuel.

Nathalie - Comme si t'aurais pas aimé la faire, la mascotte, quand t'avais mon âge...

Grand-mère - Lucas, elle s' imagine qu'on n'avait que ça en tête, à l'époque.

Nathalie - C'est vrai, mamie, toi, c'est pas pareil, t'as vécu la guerre....

Grand-mère - Hé ?! Qué guerre ?

Nathalie - 68, la libération, tout ça...

Grand-mère - Oh là là...

Lucas - T'énerves pas. Pour elle, 68, c'est aussi loin que la guerre de 14 pour nous à son âge...

Grand-mère - Quand même, faudrait pas qu'elle confonde la rue Gay-Lussac et le Chemin des Dames, Cohn-Bendit et Clemenceau !!! Mademoiselle veut sortir d'ici, qu'elle sorte ! Mais c'est juste que les paillettes qui l'attirent,

Nathalie - J'veux pas vieillir ici... J'ai l'impression d'être dans un feuilleton en noir et blanc des années 60... si ça offense pas Clemenceau...

Lucas - Ca a quand même fait du mal, la télé....

Nathalie - Z'avaient qu'à pas l'inventer, la télé, si y voulaient qu'on y reste, dans vos bleds pourris !!! Au moins, on aurait pas eu de quoi comparer.

Lucas - Arrête, Nat, viens... Si Kévin te voit, ça lui donnera peut-être de la vigueur dans les membres... et si c'est dans les jambes, ça sera encore mieux.

Nathalie - Sois pas vulgaire, Lucas... Je te suis. (ils sortent)

Grand-mère

Grand-mère - Pauvre petite... je l'aime beaucoup mais, qu'est-ce qu'elle me fatigue !

(Jean-Loup entre par l'autre porte)

Jean-Loup, Grand-mère

Jean-Loup - (à part) Ah, ça y est... les vestiaires... et l'équipe technique qu'est pas là !!! (à la grand-mère) Pardon madame, vous êtes ici depuis longtemps ?

Grand-mère - Soixante-sept ans, pourquoi ?

Jean-Loup - Non... dans ce vestiaire ?... ce soir...

Grand-mère - Depuis le début du match.

Jean-Loup - Z'avez pas vu une équipe de télé ?

Grand-mère - (surprise) Ici, à Saint Servin sur Ourdre ? Non.

Jean-Loup - Je peux téléphoner ? Mon portable passe pas. (il appelle) David, c'est Jean-Loup, qu'est-ce que vous foutez, je suis arrivé, moi !... (silence) En panne !! mais j'peux rien faire sans vous ! (silence) Bon, tchao ! (à la grand-mère) Merci, je vais attendre ici si ça vous dérange pas.

Grand-mère - Bien sur. Vous êtes de la télé ?

Jean-Loup - Oui. J'attends l'équipe qui est tombée en panne, c'est raté pour le reportage.

Grand-mère - Ici ?... On va passer à la télé ? Au journal ?

Jean-Loup - Non, une nouvelle émission que je lance.

Grand-mère - Bé, c'est sympa de nous avoir choisi.

Jean-Loup (à part) - J'peux pas lui dire que ça sera " la tectonique des plaques " et que l'équipe de foot qu'a jamais gagné un match depuis 10 ans, c'était parfait pour la première émission... (à la grand-mère) Ils en sont à combien, dans le match ?

Grand-mère - 3-0 pour les autres... mais ils vont remonter.

Jean-Loup - (il ouvre son ordinateur portable et commence à travailler) Partie comme elle est partie, ma soirée, ça m'étonnerait qu'à moitié... Vous connaissez l'hôtel de l'Ourdre ? C'est là qu'on a réservé...

Grand-mère - Lucas y travaille, il vous y emmènera après le match.

Jean-Loup, Grand-mère, Nathalie

Nathalie - Pffff, qu'est-ce que c'est chiant, le foot...

Grand-mère - C'est sûrement pour ça qu'on les paye cher, à cause de la pénibilité de l'emploi... et je te parle pas de leur retraite à 30 ans...

Nathalie - C'est les spectateurs qu'on devrait payer parce que..... (elle aperçoit Jean-Loup) C'est qui, ça, mamie ?

Grand-mère - Un type de la télé, il va loger chez Lucas...

Nathalie - Oh, le pauvre... faut dire aussi qu'il y a rien d'autre, ici... Quoi, de la télé ?

Grand-mère - Ca y est, je le savais....

(Nathalie se dirige vers Jean-Loup)

Nathalie - Bonsoir monsieur.

Jean-Loup - Bonsoir, mademoiselle.

Nathalie - Vous êtes de vous êtes à l'hôtel de l'Ourdre ?

Jean-Loup - Oui.

Nathalie - Evitez d'y manger.

Jean-Loup - Eh ?

Nathalie - Lucas, il est sympa mais, comme cuisinier, c'est du genre serial killer.

Jean-Loup - Merci. Il y a un autre restaurant à Saint Servin ?

Nathalie - Non.

Jean-Loup - Tant pis... C'est ça les voyages : partir, c'est se

nourrir un peu. Eh bé, je commence à regretter d'être venu... (il la regarde) Non, finalement, je regrette pas.

(Nathalie tourne pour regarder ce qu'il a écrit. Il tourne rapidement l'ordinateur)

Nathalie - Et... vous y faites quoi, à la télé ?

Jean-Loup - Je prépare une émission mensuelle, genre reportage, la vraie vie, les vrais gens...

Nathalie - Beuh ! On s'en fout des vrais gens, on les voit tout le temps.

Jean-Loup - Vous, oui, mais c'est pour montrer à des gens qui les voient jamais.

Nathalie - Et ils regardent dans la télé les gens qu'ils veulent pas regarder dehors ?

Jean-Loup - C'est le principe même des médias..

Nathalie - Et bien, c'est un rien pervers.

(Lucas entre rapidement)

Lucas - Nat, viens vite... Kévin s'est fait tacler, ils l'ont sorti... Va le soigner.

Jean-Loup - (doucement) C'est qui ?

Nathalie - (doucement) Lucas.

Jean-Loup - Le serial killer ?

Lucas - Pardon ?

Nathalie - Pfff... viens, Lucas....

(ils sortent)

Jean-Loup, Grand-mère

Jean-Loup -Belle fille!!

Grand-mère- Nathalie ? Oui, c'est ma petite fille. C'est moi qui m'en occupe.

Jean-Loup - Vous, sa grand-mère ? Vous ne faites pas votre âge.

Grand-mère - Je fais tellement de choses que j'ai pas le temps de faire mon âge.

Jean-Loup - Et ses parents ?!

Grand-mère- Les pauvres, ils sont morts il y a 10 ans... disparus dans une collision de pédalos.

Jean-Loup - Mpppfff... Oh, pardon !

Grand-mère- Oui, je sais, ça fait toujours ça. C'est dur de faire le travail de deuil quand ses parents meurent en mer sur un pédalo qui a refusé la priorité.

Jean-Loup - Et elle en souffre ?...

Grand-mère- Oui, à la mer, si elle boit la tasse, elle crache 2 heures tellement elle a peur d'être cannibale de ses parents... Et vous, vous êtes marié ?

Jean-Loup - Ouououh... pas encore. Vous savez, quand on a une vie publique remplie, c'est la vie privée qui se vide.

Grand-mère- C'est comme des vases communicants.

Jean-Loup - En quelque sorte... et j'en ai pas encore trouvé une qui veuille s'envaser.

Grand-mère- Ca viendra. (clameurs dans le stade) Ah, il s'est passé quelque chose.

(Nathalie entre)

Jean-Loup, Grand-mère, Nathalie

Nathalie - Encore un but... la poisse ! Mamie, y a Lucas qui te demande pour la buvette, c'est quasi la mi-temps.

Grand-mère- D'accord, d'accord.

(elles sortent)

Jean-Loup

Jean-Loup - Oh, la belle fille... Bon, je les appelle encore. (il

téléphone) David, c'est encore Jean-Loup. Alors ?... (silence) Merde... bon, trouvez un hôtel, je vous rejoins demain... tant pis pour l'émission... dommage, t'imagines pas à quel point ils sont dans le concept du plouc... des vrais de vrai... la tectonique des ploucs, par moment, ça génère des sommets ...(silence) Ouais, si tu veux... on couvre pas l'équipe de foot mais je te prépare de la matière et on fera ça quand vous arriverez... (silence) C'est ça, allez manger. (silence) Ici, la seule chose à croquer, c'est une petite, ...allez, à demain, j'entends quelqu'un qui vient. (Nathalie entre)

Jean-Loup, Nathalie

Nathalie - Ouf ! J'suis crevée... j'irai bien me coucher... pas vous ?

Jean-Loup - J'en parlais justement au téléphone... vous n'êtes pas à la buvette avec les autres ?

Nathalie - Je préfère pas, je me fais toujours engueuler quand je fais les additions...

Jean-Loup - Faut prendre une calculette...

Nathalie - Pas la peine, je suis aussi rapide qu'elle le... on trouve jamais le même résultat mais je suis aussi rapide qu'elle ! Pas grave. Parlez-moi plutôt de votre boulot...

Jean-Loup - Oh, c'est passionnant. D'abord, on trouve un concept d'émission qu'on peut décliner soit en prime soit en seconde partie, tout en cherchant un taux de pénétration de... (elle le coupe)

Nathalie - Et vous connaissez qui ?

Jean-Loup - Hein ! Oh, pas mal de monde... Alors, le directeur des programmes, Bernard Lenclume, l'administratrice déléguée, Muriel Duchard (elle le coupe)

Nathalie - M'en fous, connais pas... vous connaissez Nikos et Cauet et Carole Rousseau?...

Jean-Loup - Euh, bien sur...oui, aussi. On se voit dans les soirées...

Nathalie - J'connais leur vie par cœur... j'ai tout lu sur eux.

Jean-Loup - Vous lisez beaucoup ?

Nathalie - Des biographies, ça me console de pas avoir de vie à moi...

Jean-Loup - Votre vie en vaut bien une autre.

Nathalie - Ouais, ben, ma vie quotidienne, ça va, mais pas tous les jours !... Moi, j'aimerais y aller, dans ces soirées, rencontrer le gratin du show-biz...mais, faudrait d'abord que j'y réussisse quelque chose...

Jean-Loup - C'est plus la peine, maintenant, ma petite... suffit d'avoir des relations.

Nathalie - Comme vous, par exemple...

Jean-Loup - Vous, vous avez des arrière-pensées !

Nathalie - Oh non ! J'ai déjà du mal à avoir des pensées...

Jean-Loup - (à part) Charmante !.. Des pensées, j'en ai pour deux. (à Nathalie) Si tu veux, je peux m'occuper de toi, je deviendrai ton Pygmalion, je t'amènerai partout...Tu vas pouvoir vivre, sortir de ce trou...

Nathalie - Oh oui... Vous, alors !

Jean-Loup - Appelle-moi Jean-Loup. T'as tout pour réussir. Pas un mot à ta grand-mère. Viens à l'hôtel ce soir, on en parlera... Je vais y faire un saut. (à part) Au moins, pour cette nuit, je crois que je suis booké... (il sort)

Nathalie

Nathalie - Oh ! Qu'est-ce qu'y m'arrive ? Faut qu'en parle à quelqu'un... Kévin !... Euh, non, Kévin, c'est pas une bonne

idée... Les mecs, y comprennent pas qu'on préfère plus beau et plus mieux qu'eux !... Alors qu'il devrait être fier que j'ai de l'ambition... (la grand-mère rentre) Ah, mamie... Alors, ça va ?

Nathalie- Grand-mère

Grand-mère - T'as l'air bien joyeuse... Va surtout pas dans le stade, ils vont se demander si tu te fous pas de leur gueule... Ils sont tellement mauvais que l'arbitre les a recompté pour voir si il en manque pas 5 ou 6... Tu m'écoutes ?

Nathalie - Je suis amoureuse...

Grand-mère - C'est déjà ça de gagné pour Kévin... La troisième mi-temps lui fera oublier ces deux-là !... Tiens, il est parti, le journaliste ?

Nathalie - À son hôtel, il va revenir.

Grand-mère - J pense bien. Même nos vestiaires, ce sont des 3 étoiles à côté des chambres de l'hôtel de l'Ourdre...

Nathalie - (elle chante, faux) Un jour, mon prince viendra...

Grand-mère - Un sourd, sûrement... Ah, oui, je comprends... si je traduis bien, tu as abandonné le numéro 9 pour un numéro à plusieurs chiffres !

Nathalie - Moque-toi !!! Pour vous, ça a été facile, vous avez eu les 30 glorieuses, nous, on a les 30 pleureuses !! Pour trouver du travail maintenant, dans cette région qui meurt... Les seuls jobs qu'ils te proposent, ils veulent des jeunes de 20 ans avec 10 ans d'expérience ! Alors, te mêle pas de mon plan de carrière. (elle sort sur cette dernière phrase croisant Lucas qui entre)

Lucas-Grand-mère

Lucas - De quoi elle parle ?

Grand-mère - Mademoiselle échafaude un plan de carrière !

Lucas - Elles ont des plans de carrière !... Nous, notre carrière, elle était tellement petite que t'avais pas besoin de plan pour la traverser... Tu voyais l'autre bout à l'entrée... Allez, encore une annonce. (il va au micro) Le propriétaire de la Twingo immatriculée 237 CFM 07 est prié de déplacer son véhicule qui gêne l'entrée des toilettes femmes. Merci pour elles. (il ferme le micro) Qu'est-ce qu'il lui prend à Nathalie ?

Grand-mère - C'est le mec de la télé. Il est arrivé chez nous pleins phares, alors notre pauvre petit moustique, elle s'est écrasée dessus.

Lucas - Je le sens mal ce type !... tiens, il a laissé son ordinateur.

Grand-mère - Il est à l'hôtel, pour poser ses affaires... Touche pas !

Lucas - Il l'a laissé allumé.

Grand-mère - Touche pas, je te dis !

Lucas - Eh, je paye ma redevance, je suis un peu, un tout petit peu son patron... Alors... (il tape)... Surtout que c'est son projet d'émissi... Ah ouais !!!... oh, le salaud !!!... Ah, l'ordure !!!

Grand-mère - T'as pas honte de fouiller dans les... Y a quoi de marqué ?

Lucas - L'émission qu'il prépare, ce salaud ! C'est rien que pour se foutre de notre gueule ! Les ploucs feront rire l'élite... et puis les autres ploucs, ils rigoleront pour faire comme tout le monde, soulagés de pas avoir été choisis... Encore une chance que son équipe soit tombée en panne, sinon on serait là à nous pavaner devant l'objectif comme des faisans d'élevage devant le canon du chasseur !! (il donne un coup sur l'ordinateur) Ah, il est fermé maintenant... Eh bien, ta petite, elle a du flair !

Grand-mère - Qu'est-ce que tu vas faire ?

Lucas - J'ai bien envie de l'empoisonner, comme ça, Nathalie, elle aura vraiment des raisons de me traiter de serial killer ! (il

frappe l'ordinateur fermé)

Grand-mère - Encore trop doux (Nathalie entre)

Nathalie-Lucas-Grand-mère

Nathalie - Ouais ! Kévin, il a marqué !! Contre son camp mais c'est déjà un début. Eh, Lucas, taper sur un ordinateur, c'est pas comme ça, c'est sur le clavier... et doucement.

Grand-mère - Il a appris des drôles de trucs sur ce Jean-Loup sur cet ordinateur !

Lucas - Télé réalité de merde !

Nathalie - Qu'est-ce qu'il a fait qui te plait pas ?

Lucas - Je vais te montrer. (il ouvre le portable et tape) J'peux pas ouvrir, il y a un mot de passe. (il claque le portable)

Nathalie - Ben tiens, facile comme excuse. Vous comprenez rien à la télé de maintenant... Jean-Loup, y veut faire un reportage sur notre bled, on devrait être ravis !

Grand-mère - Il t'a tourné la tête.

Nathalie - Il veut s'occuper de moi. Je vais pas rater une occasion pareille, je vais pas attendre de dépasser ma date limite de fraîcheur ! Il m'a dit que je serai sa pygmée lionne, ou quelque chose comme ça...qu'il me présenterait dans le monde...

Grand-mère - Tout ce qui t'intéresse, c'est ton train de vie

Nathalie - Le train de vie, jusqu'à présent, il s'est jamais arrêté dans notre gare ! Alors, moi, je saute en marche dans celui qui ralentit en passant ici... Tchao, je vous laisse sur le quai. (elle sort côté stade en claquant la porte)

Grand-mère - Je vais la rejoindre, je sais pas encore si c'est pour l'étrangler ou la consoler.

Lucas, Jean-Loup

Lucas - Ouf, quelle soirée ! (il regarde l'heure à sa montre) Oh, j'allais rater l'annonce. (il s'assied au micro) C'est le dernier quart d'heure de match, (Jean-Loup entre) un quart d'heure qui vous est offert par le magasin " La Maison de la Literie " avenue du Marais Duval. (il ferme le micro) Matelas, quart d'heure, ça fait 20 ans qu'on fait le même jeu de mots... (il voit Jean-Loup dubitatif) Quart d'heure... Cardeur de matelas !!!

Jean-Loup - Je comprends pas, ça doit être le décalage horaire... Nathalie n'est pas là ?

Lucas - Dans le stade... avec les ploucs ! (il insiste sur ce mot en regardant l'ordinateur)

Jean-Loup - Les ?... Ah, oui, d'accord, j'avais oublié de le fermer. Désolé que ça tombe sur vous mais c'est l'évolution logique du PAF... Ça a toujours été pareil mais, au début, c'était gentil-let, Jean Nohain, les ptits villages bien d'chez nous, puis les micro-trottoir où on gardait que les conneries, surtout si elles étaient dites avec un accent. Après, il y a eu les émissions comme Strip-tease, l'air de rien, je laisse parler les arriérés, bonne conscience, c'est pas moi, j'ai rien fait, j'tenais juste la caméra... Pareil les Deschiens... Maintenant, fini ce jésuitisme, j'annonce au téléspectateur : tu veux voir des cons, j't'en donne ! Et, ici, j'ai l'impression d'être tombé sur un nid ! L'équipe de foot la plus minable de la plus minable division, pas un but depuis 10 ans... une ville pourrie, un hôtel de merde, une gamine nunuche bonne pour une nuit, vous dans ce vestiaire, le temps s'est arrêté ici, le rêve pour moi ! Bien présenté, de l'humour, j'te mets une dizaine d'émissions en boîte avant de diffuser... Un carton !! Les gens vont adorer. Même ici. Les cons ne se reconnaissent jamais quand on les caricature... (silence) Pourquoi vous souriez ?

Lucas - C'est votre voiture, la BM argentée 75 garée devant les

vestiaires ?

Jean-Loup - Oui, pourquoi ?

Lucas - Pour rien.

(Nathalie entre en coup de vent)

Lucas- Jean-Loup- Nathalie

Nathalie- C'est quoi, ce bordel ? Tu as laissé le micro ouvert ! On vous a entendu dans tout le stade ! Ils sont au bord de l'émeute ! Tu penses ce que tu as dit, Jean-Loup ?

Jean-Loup - (se retournant vers Lucas) C'est pour ça que vous souriez ?

Lucas - La revanche du plouc... (Grand-mère entre)

Lucas- Jean-Loup- Nathalie- Grand-mère

Jean-Loup - Ben oui, ma petite Nat, bien sur que je pense ce que j'ai dit. Si, en plus d'être cynique, j'étais menteur, ça serait du cumul de fonction.

Lucas - Le match finit dans 5 minutes... Après, je sais pas comment vous allez retrouver votre BM...

Jean-Loup - Compris ! je retourne à l'hôtel prendre ma valise et je me sauve... Adieu Nathalie, grâce à toi, je garderai quand même un bon souvenir de ce bled. (il sort)

Lucas- Nathalie- Grand-mère

(un long silence)

Lucas - désolé, Nathalie, j'avais pas le choix.... Ca va ?

Nathalie - Si tu regardes très fort une forme très lumineuse, quand elle s'éteint, tu vois encore assez longtemps cette forme en négatif... A part ça, ça va.

Lucas - Ok ! Je vais voir côté stade si il y a des réactions. (il sort)

Nathalie- Grand-mère

Nathalie- Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain... je pensais pas que ça concernait les déceptions.

Grand-mère- Je vais te...

Nathalie - Non, mamie, pas de morale, je te prie. Je m'appelle peut-être Nathalie Seguin mais je ne suis pas une chèvre !! Je vois très bien qui il est, ce Jean-Loup, je suis pas idiote. Et c'est peut-être mieux comme ça. Je voulais m'en servir comme tremplin... Lui, il voulait me sauter, question cynisme, on se vaut.

Grand-mère- Tu as bien changé, ce soir.

Nathalie - C'est l'époque qui veut ça ! Le loup me mangera pas cette nuit mais je retournerai pas dans ma bergerie, je me sens de moins en moins faite pour ce vestiaire. (elle prend le téléphone) Allo, c'est l'hôtel, bonsoir Robert ? c'est Nat. (écoute) Ici ? 5-0, devine pour qui... Il est encore là, le parisien ?... Ouais, passe-le moi. (attente) Jean-Loup ? Nathalie. Alors, pas encore lynché ? (écoute) Oui, ils sont assez lents ici... Dites, vous avez pas besoin d'une stagiaire ? (écoute) Sérieux, je vous prends au mot (écoute) Attention, que professionnel !!! Nunuche mais pas conne ! J'ai juste besoin d'un Pyg...machin. (écoute) C'est ça. Alors ? (écoute) Super... Oui, attendez, je note vos coordonnées. (écoute) Au bureau, OK ! Partez maintenant (elle raccroche) Voilà !

Grand-mère- Tu me scies, toi ! Tu pars quand ?

Nathalie - Demain ou après-demain. Jamais laisser refroidir.

Grand-mère- J'ai plus qu'à te souhaiter bonne chance.

Nathalie - Ah non, ça porte malheur !

Grand-mère- Tu es superstitieuse, toi ?

Nathalie - Je suis pas superstitieuse, je suis Hyper-stitieuse !... J'plaisante. Bon, j'y vais, j'ai des tas de trucs à préparer. (elle sort)

Grand-mère

(un long silence)

Grand-mère- Bon, je vais peut-être reprendre le rôle de mas-cotte du club...

(Lucas entre en trombe, bruits de foule enthousiaste)

Grand-mère- Lucas

Lucas - Nathalie, Kévin a marqué ! Super ! Génial !... Elle est ou ?

Grand-mère- Partie...

Fin

10 décembre 2007

Autour de Noël

Florence Gaydan

Il était une fois, que dis-je, vingt fois, trente fois, quarante fois, une veillée de Noël aux Moufflets.

Comme toujours, la maison est décorée de mille feux. Dans le jardin, les guirlandes électriques multicolores sont hissées, les arbres dans la cour sont parés de lumières scintillantes. A l'intérieur, tout est prêt : la crèche des santons miniatures à gauche de la cheminée du salon, dans la cheminée de la salle à manger où ne brûle aucun feu, la grosse crèche avec ses santons de Provence antiques dont Papy prenait soin de repasser les costumes, le sapin, un épicéa car les autres ne sentent rien. Bleu et or, la salle à manger et la grande table dressée par Mammy, rouge, vert et or le salon, des boules, des rameaux dorés, des pampilles, des bougies...au moindre courant d'air, tout s'anime, bruisse, scintille.

Tous les enfants, les frères, les soeurs sont là.

Mais, cette année, tout a changé. Oh non, pas tout, le décor est toujours le même. Il a retrouvé sa place après avoir passé, comme d'habitude, une dizaine de mois dans les grosses boîtes bleues soigneusement rangées au grenier.

Ce qui a changé, ce sont les présents car...les absents sont nombreux, partis pour toujours, partis dans ce qu'on appelle la " belle famille ". On a beau faire hurler Tino Rossi, l'ambiance n'y est pas.

Et puis, tout à coup, Thomas a une idée, une idée folle : "on va se servir du réseau des cheminées et des portauloins pour que tout le monde soit à nouveau réuni."

"Ah oui, et comment ?"

"Et bien, je vais appeler chacun sur son portable, dire à chaque groupe de se donner la main et de donner "les Moufflets" comme adresse au Portauloin. Et cela va marcher, les Lyonnais, les Londoniens, les Parisiens, les Savoyards, tous vont arriver par le réseau des cheminées dans celle de la salle à manger puisqu'il n'y a pas de feu allumé dans celle-ci."

"Vite, il faut enlever les gros santons, ils risqueraient de les caser en leur tombant dessus"

"Et ceux qui sont partis pour toujours, tu fais comment ?"

"Et bien, réplique Thomas, ils sont au ciel, non ? Du ciel à l'ouverture de la cheminée, ce n'est pas très compliqué"

On décide d'essayer, non, on n'essaye pas car nous allons y arriver !

Les sonneries de portable retentissent et, tout à coup, c'est la bousculade dans la cheminée car déjà un premier groupe de 6 a du mal à s'extirper de la cheminée. Les robes de soirée et les costumes sont un peu gris et fripés, mais ce n'est pas grave !

Vite, vite, Thomas, appelle les autres groupes : "attendez mon signal, sinon cela va être pire que la Concorde à 6h du soir !!"

Et, chacun son tour, à l'appel du portable de Thomas, les groupes arrivent un par un.

"Thomas, pour Papy et Mammy et tous ceux qui sont la haut, tu fais comment ?"

Thomas répond : "pas de problème, eux, ils sont connectés en permanence dans nos cœurs. Le trajet est un peu plus long, mais c'est bon. Ne le sentez-vous pas, ils sont en chemin"

Chacun se trouve une place, s'active et, quand tout est prêt, nous ne formons plus qu'une seule et même chaîne humaine qui s'étire jusqu'au ciel. Tout à coup, le temps d'un éclair, même ceux qui étaient définitivement partis, sont là, avec nous.

C'est cela, notre miracle de Noël !

Il suffisait d'y penser, d'y penser très fort et.....d'avoir lu Harry Potter !

Alain Huré

La nuit d'hiver était tombée. L'avenue resplendissait des guirlandes, lumières, vitrines décorées, arbres enrubbannés de couleurs changeantes... La foule avait du mal à circuler, les enfants s'arrêtaient devant chaque magasin, grands yeux écarquillés reflétant les scènes animées, les parents, bras chargés de cadeaux, leurs yeux mouillés de souvenirs d'enfance. Personne ne faisait attention à personne, c'était un mouvement brownien qui n'avait qu'un seul but : trouver vite fait les cadeaux et rentrer chez soi, au chaud. Un père Noël, ou plutôt, un des nombreux pères Noël qui stationnaient devant les magasins, essayait d'accaparer les passants pour les inciter à rentrer là plutôt qu'ailleurs. Il lançait régulièrement son même baratin : " Entrez, les enfants, ici vous trouverez les dernières Play-stations, Wii, MP4 "... Il s'arrêta subitement... " Bordel de merde, il est encore là, celui-là, je lui avait pourtant dit... " et, de son pas lourd d'homme rembourré, il marcha vers le banc sur lequel venait de s'asseoir un vieux père Noël efflanqué, sale, visiblement épuisé. Sa barbe était plus grise que blanche, son costume trop large aurait fait de l'effet, n'étaient les taches qui le constellaient et les déchirures qui laissaient passer le froid vif de la ville.

" Tire-toi, j't'ai déjà dit qu'ici, sur l'avenue, c'est réglementé, un par magasin... et on veut pas de clodo... en plus tu pues... "

D'une bourrade énergique mais discrète, restons commerciaux, il le poussa dans la rue, le vieux, sans forces, ne résistant même pas, évita une voiture qui klaxonna furieusement et s'éloigna d'un pas traînant.

Il marcha longtemps, fuyant les lumières du centre vers lesquelles, de temps en temps, il lançait un regard envieux. Les rues étaient désertes dans ce quartier, l'éclairage clairsemé lui montrait des terrains vagues emplis de déchets, des voitures passaient à toute allure pour sortir de cette zone mal famée.

Il s'arrêta enfin sur un banc à moitié démoli, à bout de forces...

Il allait s'endormir quand une voix l'interpella.

" Qu'est-ce que tu fais là, mon frère ? "

Ce fort accent africain sortait d'une tente qu'il n'avait pas vu, cachée par les sacs plastiques et les détritux divers entassés à son côté.

" Rentre, reste pas dehors, tu vas crever "

Il s'accroupit et pénétra dans la petite tente. Il y avait toute une famille, serrés ensemble qui le regardait, les enfants, les yeux grands ouverts de surprise. Il s'assit à leurs côtés, prit le verre que l'homme noir lui tendit et but un peu de thé.

" D'où tu viens, habillé comme ça ? Ils t'ont viré de ton magasin ? "

" Quel magasin ? Je suis le vrai père Noël, ça fait des dizaines d'années qu'ils ont plus besoin de moi. Que du commerce, le chiffre d'affaires, pas un vrai sourire...et Internet... et je te parles pas du réchauffement de la planète, j'ai plus ma place "

Il regarda les assiettes presque vides de ses hôtes

" Mais on peut réveiller quand même... Vous aimez le gigot de renne ? "

Eric Rondeau

Rencontre avec le Père Noël

Ils se rencontraient pour la première fois. Ils n'avaient donc pas grand-chose à se dire et pourtant ils échangeaient des mots.

Petit à petit, leur conversation devint même de plus en plus intime sans qu'aucun ne se rende compte des secrets qu'il livrait. Elle en vint à parler de sa solitude subie, puis de son récent renoncement à chercher l'âme sœur. Pour elle, seul le père Noël pouvait désormais faire apparaître le prince charmant. Il avoua à son tour que lui aussi avait perdu presque tout espoir, que la vie seule était bien difficile à supporter, mais que la vie en couple l'était tout autant et que le bonheur d'une union compense rarement la douleur d'une séparation.

Ils en vinrent finalement à se décrire l'un l'autre l'objet de leurs rêves. Et à chaque mot qui s'échappait de l'un, l'autre n'osait se reconnaître, de peur d'être prétentieux et ridicule.

Lorsque le thé fut entièrement bu, il rappela qu'il devait maintenant partir. Ils convinrent de se revoir comme prévu au réveillon de Noël, à cette soirée où il avait accepté de l'accompagner, à la demande d'une amie commune.

Deux petites bises plus tard, le silence était revenu, plus pesant que jamais. Il ne restait plus qu'à tout remettre en place, à poser les deux tasses et les deux cuillères dans l'évier, à rincer la théière et à ranger le pot à sucre, pour se retrouver exactement deux heures en arrière. La seule différence était la nuit qui ajoutait désormais sa part de vide à la pièce. Manquant de courage, elle se contenta d'allumer la bougie qui était sur la table et d'éteindre la lumière.

Assise sur le canapé dans une quasi obscurité, elle se demandait maintenant si elle n'avait pas trop parlé. Elle avait subitement peur de s'être trop dévoilée à un inconnu, de l'avoir choqué.

La petite serviette de papier était encore là, devant elle. Il ne l'avait même pas touchée et elle était restée pliée et immaculée. Machinalement, elle l'attrapa du bout des doigts mais elle lui échappa pour virevolter vers le sol. Elle se pencha lentement pour la ramasser et vit que, juste en son centre, de petites taches y apparaissaient maintenant. Sans y prêter trop attention, elle remonta la serviette qui s'éclaira d'un coup en sortant de l'ombre. Les taches formaient comme deux petites lignes d'écriture dont la première ressemblait à " Enorme bisou " et la seconde à " Le père Noël ".

Il fait terriblement froid. Il va sûrement neiger et la nuit tombe déjà. C'est le soir de Noël. Au milieu de ce froid et de cette obscurité, Sophia tente un raccourci à travers bois pour se rendre au village de Zalsie, village situé au sud est de la Pologne.

Sophia va créer la surprise car elle n'est attendue que le lendemain midi. Mais sa patronne pour une fois s'est montrée compréhensive et l'a laissée attraper de justesse le car de 4 heures de l'après midi. Avec un peu de chance, elle va arriver au milieu du repas de Noël.

Sophia imagine le visage de Babouchka lorsqu'elle va rentrer dans la pièce principale où trône l'immense poêle qui réchauffe toute la maison. Babouchka peut avoir des yeux qui scintillent comme des étoiles lorsqu'elle est entourée de toute sa famille.

Sophia connaît ce bois dans tous ses recoins, le moindre sentier n'a aucun secret pour elle. C'est pour cela qu'elle n'hésite pas une seconde lorsqu'elle s'enfonce dans l'obscurité. Tiens! Des troncs d'arbres. Cette partie vient visiblement d'être déboisée. Mais où est donc passé le chemin ? Elle trouve avec peine une pile électrique dans son sac rempli de cadeaux de Noël de la ville. La partie déboisée la trouble, elle n'est plus très sûre de son trajet.

Soudain elle entend un bruit et se sent suivie. Qu'est-ce que cela peut être ? Les chiens ne viennent pas si loin. Ça ne serait tout de même pas

L'animal et Sophia se regardent fixement. C'est pas possible ! Un loup, un vrai loup, elle reconnaît son regard. " C'est la lumière de ma lampe qui a dû l'attirer ". Vers quelle direction aller ? En quelques secondes, du haut de ses 19 ans, Sophia grimpe dans l'arbre le plus proche, le loup se rapprochant de plus en plus, visiblement intrigué par le sac à dos dont Sophia s'est débarrassée pour grimper le plus haut possible.

Elle s'emmitoufle comme elle peut dans sa doudoune et décide d'attendre le jour. Elle n'a pas le choix, observant le loup déchiqueter son sac, éparpillant ses chocolats, ses livres, ses CD. Quelle idée de ne pas avoir prévenu de son arrivée. La voilà bien avancée, maintenant ! En fait de surprise, elle va créer l'évènement dans tout le village. Un loup ! Ça fait au moins 5 ans que personne n'en a vu dans la région !

Sophia s'oblige à se raconter précisément ses souvenirs et surtout à ne pas s'endormir puis elle remue tous ses doigts en les comptant dans toutes les langues de la terre, en inventant au besoin différents dialectes. Elle passe aux tables de multiplication, se récite les poésies et les chansons de son enfance. Ce n'est pas elle qui cèdera la première, le loup en aura bien assez de l'attendre et il partira.

Au matin, des flocons de neige lui redonnent du courage, l'animal est parti. Elle descend et se dirige assurément vers la gauche, emmenant les restes de son sac à dos.

Quelle ne fut pas la stupeur de Babouchka, le matin de Noël de voir rentrer sa petite fille Sophia, transie de froid, s'écroulant près du poêle. Tous les villages autour d'elle la réchauffèrent et elle raconta doucement son aventure de Noël.
